



Fa. 35. 2.







COLLECTION PORTATIVE

DE VOYAGES

traduits de différentes langues orientales et européennes ;

ORNÉE DE GRAVURES.

TOME SECOND.

Se vend à PARIS,

Chez {  
POUGENS, Libraire, rue Saint-Thomas-du-Louvre, n°. 246 ;  
MOLINI, Libraire, rue Mignon ;  
FUCHS, Libraire, hôtel de Cluny, rue des Mathurins ;  
DESENNE, Libraire, Palais Egalité ;  
L'Auteur, rue Neuve-des-Petits-Champs, n°. 11 :

Et à LEIPZIG,

Chez WOLF et Compagnie.

*Nota.* Je n'admettrai dans cette COLLECTION que des *Voyages* qui n'auront jamais été traduits en français, et qui me paroîtront mériter cet honneur.

On pourra acquérir chaque ouvrage séparément, et l'isoler de la COLLECTION en supprimant ce feuillet.

Le premier volume renferme le *Voyage de l'Inde à la Mekke*, par A'bdou'l-Kérym, favori de Tahmâs-Qouly-Khân.

*Sous presse.*

*Voyage dans l'Inde*, en 1780 — 83, par Hodges, trad. de l'anglais sur la 2<sup>e</sup> édition.  
Prix de chaque volume, 3 francs.







1. Femme d'Ispahan. 2. Femme de Bassorah.

VOYAGES  
DE  
LA PERSE DANS L'INDE,  
ET  
DU BENGAL EN PERSE,

Le premier traduit du persan, le second  
de l'anglais;

Avec une NOTICE sur les Révolutions de la Perse, un  
MÉMOIRE historique sur Persepolis, et des notes;

PAR L. LANGLES,

*Membre de l'Institut. nat. de France, Conservateur  
des Mss. or. de la Bib. nat. Professeur de persan  
à l'Ecole spéciale des langues orient. vivantes.*

TOME PREMIER.

---

A PARIS,  
DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

AN VI.





---

PRÉFACE  
DU TRADUCTEUR.

---

Nous ne possédons encore qu'un fort petit nombre de Voyages traduits des langues orientales; peut-être ne me saura-t-on pas mauvais gré d'y ajouter celui d'A'bd-oûlrizâq. Malgré son extrême briéveté, il n'est pas dépourvu d'intérêt ni même d'utilité. On jouit de l'étonnement de ce savant, mais dévot Musulman, transporté dans des contrées fort éloignées, au milieu

..

d'un peuple qui lui étoit inconnu, et sur lequel les Européens, à cette époque, n'avoient que des renseignemens fort incertains.

Mais sans nous étendre en éloges toujours suspects sous la plume d'un traducteur, ou en observations qui seroient bientôt aussi considérables que le Voyage même, nous nous bornerons à indiquer les motifs qui le firent entreprendre, et à donner quelques détails sur le savant qui fut chargé de l'exécuter, et entreprit de le décrire.

Le dernier des quatre fils de Tymour (*Tamerlan*), le Myrzâ

Châh-Rokh fut le seul qui, en héritant d'une partie des immenses domaines de son père, sembla avoir hérité d'une portion de ses talens. Après la mort du conquérant Tatar (1), les habitans du Khoracân, dont Châh-Rokh étoit gouverneur, le reconnurent pour leur souverain. Hérât, capitale de cette province, devint bientôt le siège d'un puissant empire, qui prenoit chaque jour de nouveaux accroissemens. Une suite de succès non interrompus le rendirent maître de la Transoxiane, de la

---

(1) En 1405 de l'ère vulgaire.

majeure partie de la Perse , de l'Inde et de la Tatarie. Enfin les limites de ses états s'étendirent jusqu'aux confins de la Chine. Non moins adroit politique que heureux conquérant, il contractoit des alliances, et entretenoit par ses ambassadeurs des liaisons avec les souverains dont il ne pouvoit se flatter d'envahir les états. Ces négociations politiques, infiniment plus avantageuses pour ses sujets que toutes ses conquêtes, ne sont pas même perdues pour la postérité. Nous y trouvons différentes relations extrêmement intéressantes de



pays peu connus en Europe , à l'époque où les ambassadeurs de Châh - Rokh les parcouroient. J'ai déjà publié quelques-unes de ses négociations avec l'empereur de la Chine (1), en 815 de l'hégire (1412 de l'ère vulgaire), et je n'ai point renoncé à ce travail ; mais des considérations particulières m'ont forcé de le suspendre pour traduire la relation de l'ambassadeur qu'il en-

---

(1) Sous le titre d'*Ambassades réciproques d'un roi des Indes et de la Perse , et d'un empereur de la Chine , traduites du persan , avec la vie de ces deux souverains , et des notes tirées de différens auteurs orientaux , manuscrits et imprimés. Paris , 1788, in-8°.*

..

X P R É F A C E

voya au roi de Bisnagor, en 845 et années suivantes (1442, 43 et 44). L'objet de cette ambassade, le tems et le pays où elle eut lieu, la plume qui en a tracé la relation, sont autant de motifs capables d'exciter la curiosité du lecteur. Il ne s'agissoit pas moins que d'établir des liaisons politiques et commerciales entre la Perse, la Tatarie et l'Hindoustân. — Le très-petit nombre d'Européens qui se livroient alors au commerce étranger, osoient à peine jeter un regard avide, mais timide et inquiet, sur ces contrées lointaines. Très-

peu avoient osé s'y hasarder, et toutes leurs relations ont été long-tems rangées parmi les faibles. A la vérité, l'exagération et l'ignorance de ces voyageurs ne justifioient que trop l'incrédulité des lecteurs. Je ne dissimulerai point que celui que j'entreprends de faire connoître n'est pas entièrement à l'abri de ce reproche : on voit aussi percer quelquefois ses préjugés religieux et son mépris pour les non-musulmans ; mais, malgré ses imperfections et son excessive briéveté, cette relation obtiendra sans doute une place dis-

tinguée parmi les ouvrages curieux et utiles sortis de la plume des écrivains asiatiques. Elle a été écrite par l'ambassadeur lui-même, et insérée dans une *Histoire des descendans de Tymour* ( Tamerlan ), composée par le même auteur: car A'bd-oûlrizâq n'étoit pas moins bon historien que habile négociateur; et le *Mathla'a Sa'adéin* (1) sera tou-

---

(1) *Mathla'a Sa'adéin ou Djéma'a Bahharéin* (l'Ascendant des deux heurieuses planètes, *Jupiter et Vénus*, et la réunion des deux mers), par Ben-djélâl-éddyn Isshhâq A'bd-oûlrizâq âl Samarqândy, ou natif de Samarqând. Le titre de cet ouvrage fait allusion au nom



jours regardé comme un des plus beaux monumens historiques qui existent dans la langue persane, Il renferme la vie de Châh-Rokh et de ses enfans, depuis l'année 756 de l'hégire (1355 ère vulg.) jusqu'en 875 (1468), ce qui fait 135 ans. L'auteur, qui étoit *îmâm*, c'est-à-dire aumônier du sulthân Châh-Rokh, et juge de son armée, fut souvent employé dans des négociations politiques,

---

d'*Abou Sa'yd* (Père heureux) que portoit Châh-Rokh, et au titre de *ssâhheb gérân* (maître des conjonctions), qui étoit héréditaire dans la famille de Tymour. Voyez d'*Herbelot*, *Bibliot. orient.*

P. 771.

et vit les cinquante dernières années de cette histoire. Son père, qui remplissoit un poste important à la cour de Perse, lui fournit d'excellens matériaux pour les années antérieures. Le manuscrit persan, n°. CVI, de la Bibliothèque nationale, commence au règne de Châh-Rokh, et finit à celui du sulthân Hhasçân, fils de Manssour, fils de Baiqarah, fils d'O'mar cheykh, troisième fils de Tymour.

La préface de M. Will. Franklin me dispense de m'étendre longuement sur le *Voyage* placé à la suite de celui d'A'bd-ouïri-

zâq. On sent aisément les motifs qui m'ont déterminé à faire ce rapprochement. Je regrette seulement que nos deux voyageurs n'aient pas décrit les mêmes contrées.

D'après les savantes et curieuses relations de Chardin, de Corneille-le-Bruyn, de Niebuhr, &c. il sembleroit que l'on ne puisse plus apprendre rien de nouveau sur la Perse. M. Franklin a cependant trouvé le moyen d'intéresser et même d'instruire ses lecteurs, sans répéter ce qui avoit été dit avant lui. Le tableau de la Perse et de ses habi-



tans forme un bien triste contraste avec celui que traçoit Chardin à la fin du siècle dernier. Les hommes habitués à réfléchir, devineront sans peine la cause de ce changement.

On ne me saura pas mauvais gré sans doute d'avoir supprimé une longue description des ruines de Persépolis, à-peu-près inintelligible, sans les plans. L'auteur ne les a point levés, et renvoie à ceux que M. Niebuhr a insérés dans le tome II de ses *Voyages*. Les nouveaux éclaircissements qu'il donne sur ces ruines et ces plans, ne sont point,



DU TRADUCTEUR. xvij

je crois , assez importans pour en faire oublier la prolixité. Je n'ai conservé que les conjectures qui m'ont paru neuves ou lumineuses. On lira avec plus d'intérêt la *Notice des Révolutions de la Perse, depuis la mort de Tahmâs-Qouly-Khân jusqu'en 1788*. L'importance et la multiplicité des événemens, leur ressemblance avec ceux dont nous avons été témoins , m'ont paru mériter une attention toute particulière: en outre, nous n'avons encore rien d'aussi complet ni d'aussi suivi sur l'histoire moderne de la Perse.

xviii PRÉFACE, &c.

Il ne m'appartient pas de présenter le jugement du lecteur sur les notes ajoutées à ma traduction, ni sur mon *Mémoire historique sur Persépolis*. Je me borne à réclamer son indulgence en faveur des recherches auxquelles il a fallu me livrer.

L. LANGLÈS.

Prairial an vi.

---

---

TABLE DES CHAPITRES  
contenus dans ces deux Voyages.

---

T O M E P R E M I E R .

V O Y A G E D E L A P E R S E .

P R É F A C E du traducteur.	page v
CHAPITRE PREMIER. A'bd-ôulrizâq part pour l'Hindoustân.	xxvij
CHAPITRE II. Séjour involontaire de l'auteur sur le bord de la mer, et sa situation à la station de Quryât et dans la ville de Qalhât.	xxxij
CHAPITRE III. A'bd-ôulrizâq arrive dans l'Hindoustân. — Description des provinces, des mœurs et des merveilles de cette contrée.	xxxv
CHAPITRE IV. Description de Bisnagor.	xlviij
CHAPITRE V. Fête solennelle du Mahanâdy.	lxx
CHAPITRE VI. A'bd-ôulrizâq quitte l'Hindoustân. — Son retour par mer.	lxxx
NOTES du traducteur.	lxxxij

## VOYAGE DU BENGAL.

- Préface de l'auteur. *page* cxxj
- CHAPITRE PREMIER. Départ de l'auteur.  
 — Son arrivée à la pointe de Galle.  
 — Description de cette partie de l'île  
 de Ceylan. 1
- CHAPITRE II. Route depuis la pointe de  
 Galle jusqu'à Goa, par Anjengo, Co-  
 tchin et Tellitchéry. — Description  
 de ces villes, précédée d'observations  
 sur les Juifs et sur le poivrier. 7
- CHAPITRE III. Départ de Goa. — Arrivée  
 à Bombay. — Situation et commerce  
 de cette île. — Des Parsys, de leurs  
 livres et de leur écriture. — Poisson  
 que l'auteur suppose être le *Murex*  
 des anciens. — Forces que la compa-  
 gnie entretient à Bombay. — Digue  
 de l'île de Bombay. 27
- CHAPITRE IV. L'auteur part de Bombay,  
 surgit à Masqat. — Courte description  
 de Masqat et de la province d'O'mân,  
 dont cette ville est capitale. — Il  
 perd successivement deux de ses com-  
 pagnons de voyage. — Description



d'Abou-chehr. — Il part d'Abou-chehr avec une kâravâne. — Itinéraires et aventures depuis cette ville jusqu'à Chyrâz. 36

CHAPITRE V. Situation de Chyrâz. — Noms des six portes de cette ville. — Devoir des gardes. — Description de la citadelle. — Salle d'audience. — Parc d'artillerie. — *Bâzâr*, ou marchés de Chyrâz. — Quartier des Juifs. — Manière dont les Orientaux frappent leurs monnoies. — Mosquée de Kérym khân. — Mosquée neuve. — Maison des tours de force, ou gymnase. 58

CHAPITRE VI. Bains des Persans. — Cérémonie des roses. — Bâtiment nommé *Lanterne du roi*. 80

CHAPITRE VII. Extrait de l'A'ASSAR AHMÉDY, ou Chronique du *châh Tchérâgh*, sépulcre d'Ahhmed ibn Mouça. 90

CHAPITRE VIII. Tombeau de *Hhâfiz*, poète persan. — Ruisseau de Rokn-âbâd et bosquet de Mossé-lâ, célébrés dans ses odes. — Maison nommée *Heft-ten*, ou les sept corps. — Portraits de

- Hhâfiz et de Sa'ady. — Jardin de *Dilguchâi*. — Tombeau de Sa'ady. — Canal remarquable. — Tombeau d'A'b-doûl-Rahhym khân. 103
- CHAPITRE IX. Mariage des Persans. — Nomination de leurs enfans. — Fêtes des *Tchérâghaûn* ou des Lanternes. — Funérailles des Persans. 125

## T O M E S E C O N D.

- CHAPITRE X. Prix du sang. — Police de Chyrâz. — Administration de la justice. — Du *qâdhy* et du *cheykh âl-islâm*. page 1
- CHAPITRE XI. Jeûne du ramazân. — *A'yd qorbân*, ou fête des sacrifices. — *A'yd kâdir*. 6
- CHAPITRE XII. Fameux vin de Chyrâz. — Fertilité des environs de cette ville. — Fruits et grains qu'on y recueille. — Chevaux et troupeaux de la province de Fârs. — Manufactures et commerce de la Perse. — Climat de Chyrâz. 16
- CHAPITRE XIII. Caractère des Persans. — Leurs saluts et leur conversation. — Femmes de Chyrâz. 28

DES CHAPITRES. xxiij

- CHAPITRE XIV. Superstition des Persans.  
— Leurs talismans. — Manière de charmer les scorpions. — Usage du vin presque toléré parmi eux. — Leur extrême vénération pour A'ly.  
— Leurs douze *imâm*. — Le *cheykh-âl-islâm*, juge en matières de religion. 44
- CHAPITRE XV. Costume des Persans. — Ils sont bien plus tolérans que les Turks en matière de religion. — Leur manière de vivre. — Leurs cinq prières de chaque jour. 59
- CHAPITRE XVI. Audience de Dja'afar khân. 67
- CHAPITRE XVII. Excursion jusqu'aux ruines de Persépolis et à celles de Naqchi-Roustem. — Extrait d'un historien persan, et réflexions de l'auteur sur ces ruines. 74
- CHAPITRE XVIII. Origine de la fête de Mohharrem parmi les chi'ytes. — Cérémonies funèbres et ridicules pratiquées à cette fête. — Fanatisme des Persans. — Leur haine pour les Turks ou Sunnytes. — Mort de Hhaçan. 90

xxiv TABLE DES CHAPITRES.

CHAPITRE XIX. L'auteur part de Chyrâz. — Description d'une kâravâne. — Iti- néraire jusqu'à Bassorah. — Observa- tions sur cette ville.	101
CHAPITRE XX. Révolution arrivée à Bas- sorah. — L'auteur part de cette ville, et arrive à Calcutta.	109
Notice historique de la Perse, &c.	123
Mémoire historique sur Persépolis,	201
Table des matières.	239

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.



# VOYAGE

DE

## LA PERSE DANS L'INDE,

Pendant les années 845, 846, 847  
et 848 de l'hégire,

(1442, 1443 et 1444 de l'ère vulgaire.)

PAR A' B D- O Ū L R I Z Ā Q,

*Ambassadeur de Châh-Rokh, quatrième fils de  
Tymour (Tamerlan), auprès du roi de Bisnagor.*

Extrait et traduit du *Mathla'a Sa'adêin ou  
Djéma'a Bahharêin* (conjonction des deux  
heureuses constellations et réunion des deux  
mers), manuscrit persan, n<sup>o</sup>. 106 in-4<sup>o</sup>. de la  
Bibliothèque nationale.



---

---

# VOYAGE

DE

## LA PERSE DANS L'INDE.

---

### CHAPITRE PREMIER.

A'bd-oûlrizâq part pour l'Hindoustân(1).

Après avoir reçu de Châh-Rokh ses ordres et ses instructions , et s'être muni de toutes les provisions nécessaires pour un si long voyage , A'bd-oûlrizâq (2) partit le premier jour du mois de ramazân 845 (janvier 1442 ), et prit la route du Kirmân par le Kouhistân (3) , désert qui s'étend depuis le Sistân (4) et le Kirmân (5) , jusqu'aux

confins du territoire de Damagân (6). Il arriva à la capitale du Kirmân le 18 du mois de ramazân (février). Cette ville est très-belle, et dans une situation admirable. Il y passa la fête du Baïram, et en partit le 5 de chaouâl (février), en dirigeant sa marche vers Hormouz. Le 15 du même mois, il arriva au port d'Hormouz (7), sur les bords du golfe Persique. Dès que l'émir Fakhr-êddyn-Toûrân-Châh, prince (8) d'Hormouz, eut été averti de son arrivée, il lui envoya un bâtiment sur lequel il passa heureusement à la ville même, où il fut logé par ordre et aux dépens du souverain, à qui il rendit ses devoirs.

La ville d'Hormouz, autrement appelée *Hharoun* (lisez *Djéroun*), est au milieu de la mer. Il n'y a pas



de ville semblable sur la face de la terre. Les marchands y viennent des sept climats ; ceux de l'Égypte , de la Syrie , de l'Anatolie (9) , de l'Azerbaïdjâne , de l'Iraq arabe , de l'Iraq persique , du Khorasân , du Mâouerênahâr , du Turkestân , des états du désert de Qiptchâq (10) , du pays des Kalmaks (les Kalmouks) et de tout l'Orient , de la Chine , du Matchine ( la Tatarie ) et de Khânbâliq ( Péking ).

On y vient aussi par mer du Bengal , de Ceylan , des villes de Zyrbad , de Tanassery (11) , de Sokothorah (12) , de Chehernou , des îles de Diveh (13) , de différens cantons de l'Abyssinie , du pays des Zinges ( le Zanguébar ) , des ports de Setchangor , de Kelber , de Gudjérah ( le Guzarate ) , de Cambaïah et des

rivages de l'Arabie, jusqu'à A'den et Djiddah (14), d'où l'on apporte toutes sortes de marchandises précieuses; de manière que l'on y trouve tous les objets imaginables. On y trafique en argent et par échange, et l'on y paie des droits (15) pour toutes les marchandises, excepté pour l'or et l'argent. On y rencontre des hommes de toutes religions, même des infidèles, qui trafiquent avec une entière liberté, et auxquels on rend la justice; ce qui fait que l'on appelle Hormouz, Dâr-âl-îmân, la *Maison de sûreté*. Les habitans ont toute l'affabilité et la courtoisie de ceux de l'Iraq, et l'adroite pénétration des Indiens. A'bd-oulrizâq y demeura deux mois entiers, ou plutôt les commandans le retinrent sous différens prétextes jusqu'à la mous-

son , propre , à ce qu'ils disoient , pour l'embarquement (16). C'est la première et la seconde ; la dernière est l'époque des tempêtes et des corsaires. Enfin , en lui laissant la liberté de partir , ils lui donnèrent deux navires , l'un pour ses gens , et l'autre pour ses chevaux , parce qu'un seul ne suffisoit pas , et l'on attacha les chevaux par les pieds. Dès que ces deux navires eurent mis à la voile , A'bd-oulrizâq fut extrêmement incommodé de la mauvaise odeur dont le vaisseau étoit infecté ; et quand il fut en pleine mer , il s'éleva une tempête si affreuse , que pendant trois jours les matelots ne savoient comment se diriger. Quand la tempête fut calmée , les marchands déclarèrent qu'ils ne vouloient pas continuer

le voyage , parce que la mousson propre au voyage étoit passée , et qu'ils courroient risque de la vie. Après quelques autres accidens , il alla débarquer au port de Masqat (17) avec les personnes de sa suite. De Masqat il alla à Quryât , où il se proposa de séjourner , et fit toutes ses dispositions en conséquence.



CHAPITRE II (18).

Séjour involontaire de l'auteur sur le bord de la mer, et sa situation à la station de Quryât (19) et dans la ville de Qalhât (20).

PENDANT que A'bd-oûlrizâq s'arrêtoit involontairement à Quryât, sur le rivage de la mer, la nouvelle lune de Mohharrem, de l'année 846 (12 mai 1442), parut et éclaira ce séjour d'inquiétude. On étoit dans l'équinoxe du printems. La chaleur néanmoins étoit déjà si grande, que la moelle bouilloit dans les os et les perles dans leurs coquilles, et la lame des épées fondoit comme de la cire dans le fourreau. Ce lieu étoit si mal sain, que l'ambassa-

deur, son frère aîné et toute la suite tombèrent malades par l'excès de la chaleur. Après quatre mois de souffrances, ils apprirent que l'air étoit meilleur dans un endroit voisin, nommé Qalhât, et qu'il y avoit des eaux excellentes. Son état d'affoiblissement l'obligea de s'y faire transporter par mer. Quand il y fut rendu, sa maladie augmenta de manière que la fièvre le consumoit pendant le jour, et qu'il passoit la nuit dans des douleurs affreuses. Enfin, au moment de la mousson du départ, il fallut le porter jusqu'au vaisseau qui devoit le conduire dans l'Hindoustân. Sa traversée fut si heureuse, qu'en dix-huit jours il arriva bien portant à Kalikut. Le changement d'air et la fraîcheur de la mer lui rendirent la santé.

---



---

### CHAPITRE III.

A'bd-oûlrizâq arrive dans l'Hindoustan.  
Description des provinces, des mœurs  
et des merveilles de cette contrée. (21).

**KALIKUT** (22) est un port de mer fort sûr, et aussi fréquenté que le port d'Hormouz par les négocians qui viennent de différens endroits apporter une grande quantité de marchandises de Zyrbâd, d'Abyssinie, du pays des Zinges (23), et fort souvent de la Mekke (24), et d'autres endroits de l'Hhedjâz (25), avec une entière liberté d'y demeurer et de se retirer quand ils veulent. C'est une ville d'infidèles, et (conséquemment) un pays ennemi (26).

Un grand nombre de Musulmans s'y sont fixés. Ils ont deux mosquées, où ils font leurs prières publiquement. Ils ont aussi un qâdhy pour leur rendre justice, et deux îmâms. La sûreté est si grande dans ce port, et la justice si bien administrée, que les marchandises, après qu'on les a débarquées, demeurent exposées dans les marchés sans aucun danger, et après avoir été vendues elles ne paient qu'un quarantième de droit. L'usage des autres ports sur la même côte est que, si un bâtiment destiné pour un port est contraint par la toute-puissance divine (27) de relâcher dans un autre, les marchandises y sont arrêtées et confisquées. Mais cette coûtume n'est pas observée à Kalikut. Tous les vaisseaux qui y arrivent sont bien



reçus , de quelque endroit qu'ils viennent , ils partent quand il leur plaît , et vendent leurs marchandises , en payant le droit de douane , et rien de plus.

A'bd-oûlrizâq , à son débarquement , vit un peuple tel que l'imagination la plus fantastique ne pourroit en concevoir un semblable. Il n'auroit jamais pensé qu'il dût y avoir dans le monde des hommes qui ressemblassent plutôt à des diables qu'à des hommes. Ils étoient tout noirs et nus , n'ayant qu'un linge lié au milieu du corps , lequel ne leur descendoit que jusqu'aux genoux : ils tenoient d'une main un javelot indien brillant comme une goutte d'eau , et de l'autre un bouclier de peau de bœuf (28). Ils ont tous le même costume , depuis le

roi jusqu'au dernier de ses sujets. Les Musulmans néanmoins y sont habillés différemment, et vêtus à la longue, à la manière des Arabes. Ils ont des manières honnêtes et civiles. Comme A'bd-oûlrizâq arrivoit en qualité d'ambassadeur auprès du roi de Kalikut, il fut reçu au débarquement par les Musulmans et par les Infidèles, et conduit à un logement qui lui avoit été destiné par ce monarque. Trois jours après, il eut audience.

Châh-Rokh envoyoit au roi de Kalikut un cheval avec son harnois, des parfums délicieux (29) et un bonnet de cérémonie, parce que ses ambassadeurs, en revenant du Bengal avec des ambassadeurs de ce royaume, s'étoient arrêtés à Kalikut; ce qui avoit fait connoître

au souverain (30) de cette contrée la force et la puissance de Châli-Rokh (31).

A'bd-oûlrizâq fut donc conduit à l'audience du roi de Kalikut, et il vit un homme qui avoit le corps nu, à la manière indienne. On le nommera *samory* (32), c'est-à-dire *pâdichâh* (roi).

Quand le roi meurt, c'est le fils de sa sœur qui lui succède au trône. Il ne le partage ni avec ses fils ni avec ses frères ou ses autres parens.

Ces infidèles se divisent en plusieurs sectes ou castes; il y a des brahmanes, des religieux, qu'on appelle *djoguy* (33), et d'autres. Quoique profondément polythéistes et idolâtres, ils varient entre eux pour les usages. Il y a une secte dans la-

quelle plusieurs maris ont une seule femme, qu'ils entretiennent en commun et qu'ils vont voir, soit la nuit, soit le jour, chacun à une heure fixe; de sorte que pendant que l'un est chez elle, un autre ne peut s'y présenter (34). Le *samory* est de cette secte. Il avoit deux ou trois mille Indiens auprès de lui, et la salle étoit ornée de peintures; quand A'bd-oûlrizâq alla à son audience, des Musulmans de distinction, qui s'assirent auprès de l'ambassadeur, lurent et traduisirent la lettre de créance que Châh-Rokh adressoit au roi, et présentèrent le cheval harnaché, la pelisse, l'étoffe brodée en or (35) et le bonnet de cérémonie. Le *samory* ne reçut pas ces objets avec les égards convenables. L'ambassadeur se retira très-mécontent.



de sa réception. Cependant les gens de sa suite, que le souverain d'Hormouz avoit fait embarquer sur un autre vaisseau avec les chevaux et différens objets, arrivèrent après avoir tout perdu. Les corsaires entre les mains desquels ils étoient tombés, ne leur avoient laissé que la vie.

A'bd-ouîrizâq demeura à Kalikut depuis le commencement du mois de djem'ady-êlâkher (octobre 1442) jusqu'au commencement du mois de zoûl-hhadjah (avril 1443), et ce long séjour lui étoit horriblement pénible; car il éprouvoit beaucoup de désagrémens. Une nuit, il vit en songe Châh-Rokh qui marchoit avec toute la pompe impériale. Ce prince, en s'approchant de son esclave, lui passa la main sur le visage, et lui dit: « Ne te chagrine

pas ». Le matin, après avoir fait sa prière, ce songe lui revint dans la mémoire, et il fut très-joyeux. Quoiqu'il n'eût pas confiance dans les songes, il se flatta que celui qu'il avoit eu, pouvoit lui être d'un bon augure. En effet, tandis qu'il le racontoit à ses amis, on vint lui dire que le roi de Bisnagor (36), qui est un des plus puissans des Indes, avoit expédié un courrier chargé d'une lettre pour le roi de Kalikut, par laquelle il l'invitoit à lui envoyer promptement l'ambassadeur de Châh-Rokh. Quoique le roi de Kalikut ne dépende pas de celui de Bisnagor, il le redoute, et il a des égards pour lui, parce que celui-ci est incomparablement plus puissant. Il permit donc à A'bd-oûlrizâq de partir pour Bisnagor. On assure que ce

roi a six cents ports , tous aussi beaux que celui de Kalikut , et que ses états dans l'intérieur des terres s'étendent à deux ou trois mois de chemin , et sont remplis de belles villes ; au lieu que le souverain de Kalikut n'a que quelques places le long de la côte jusqu'au cap qui regarde l'île de Sérandib , que l'on appelle autrement Ceylan. Cet état en entier se nomme Malabar.

Il part de Kalikut différentes cargaisons de marchandises pour la Mekke ; elles consistent sur-tout en poivre.

Les habitans de Kalikut sont hardis et vaillans sur mer : c'est pourquoi les corsaires n'attaquent pas leurs vaisseaux. On trouve toutes sortes de marchandises dans leurs ports. Il n'y a point à leurs yeux de ,

plus grand crime que de tuer une vache , et d'en manger la chair. Celui qui se rend coupable d'un pareil forfait , est puni de mort. Leur vénération pour cet animal est telle , qu'ils se frottent le front avec sa fiente. Que les malédictions de Dieu soient sur eux !

A'bd-oûlrizâq obtint donc enfin la permission de quitter Kalikut et de s'embarquer. Il passa devant Bendaneh (37) , port situé à l'entrée du Malabar, arriva à Menelgur (38), première place maritime du roi de Bisnagor. Il y resta deux ou trois jours. Comme il prit sa route par terre (39) , il vit à trois farsangs au-delà un temple d'idoles (40) qui n'a pas son pareil au monde. C'est un carré équilatéral , qui a environ dix coudées de chaque côté , et cinq



de hauteur , garni de porcelaine et de fonte. Il y a quatre estrades ou *sofas* ; sur ces sofas est un idole de figure et de grandeur humaines , en or massif , avec deux rubis qui lui servent d'yeux , et qui sont si bien sertis , qu'il semble que l'idole voit et regarde.

De-là , en continuant son voyage , il passa de deux jours en deux jours par un gros bourg bien habité , jusqu'à ce qu'il arriva au bas d'une montagne dont le pied projetteroit de l'ombre sur le disque du soleil. La base de cette montagne étoit garnie d'une quantité de grands arbres et de buissons d'épines si considérables , que dans aucun tems leur noire obscurité ne pouvoit être éclairée par les brillans rayons de l'astre qui embrâse l'univers. Après

avoir traversé cette forêt, A'bd-ou-l-rizâq arriva à un bourg nommé Béglour, dont les maisons ressembloient à des palais, et les beautés aux hhou-rys célestes. Entre les édifices publics, il y a un temple d'idoles si élevé, qu'on l'aperçoit à la distance de plusieurs farsangs. Il n'est pas possible d'en faire une description exacte.

La voici cependant en peu de mots. Il y a au milieu du village une place unie, d'environ dix djérybs (41), semblable au jardin délicieux d'Irem (42), parsemée de roses et de mille autres fleurs charmantes, et environnée de bornes de pierre. Au centre de cet espace s'élève une terrasse à hauteur d'homme, toute revêtue de pierres si bien jointes ensemble, qu'elles semblent

n'en faire qu'une seule. Au milieu de cette terrasse est un temple avec un beau dôme, en pierres bleues extrêmement polies, qui s'élève jusqu'aux étoiles. Le dôme est orné de trois rangs de peintures, et tout l'édifice, du haut en bas, rempli de bas-reliefs et d'idoles. Le temple seul a trente coudées de longueur, vingt de largeur et environ cinquante de hauteur. Outre ce temple, qui est le principal, il y en a plusieurs autres plus petits, de différentes grandeurs, peints et remplis d'idoles. On y fait soir et matin des cérémonies superstitieuses, suivies de jeux, de concerts d'instrumens, de danses, de chants et de festins; et les habitans de ce bourg subsistent des présens qu'y apportent les habitans des villes les plus éloignées,

en accomplissement des vœux qu'ils ont faits.

Après s'y être arrêté deux ou trois jours, A'bd-oûlrizâq poursuivit son chemin, et arriva le dernier du mois de zoûl-hhadjah ( le 30 avril 1443 ) à la ville de Bisnagor. Le roi envoya au-devant de lui, et le fit conduire dans un logement fort agréable.

---

#### C H A P I T R E I V.

Description de Bisnagor (45).

QUAND A'bd-oûlrizâq fut arrivé à Bisnagor, il vit une ville fort grande, bien bâtie et très-peuplée ; c'est la capitale d'un grand royaume qui s'étend depuis l'île de Ceylan jus-



qu'à Kelberkeh (44), et depuis le Bengal jusqu'à la côte de Malabar (45), dans l'espace de plus de mille farsangs. Tout le pays est extrêmement peuplé, et l'on y compte six cents ports considérables. Le roi a plus de mille éléphants gros comme des montagnes et semblables à des géans, et onze cent mille soldats (46). C'est le plus puissant raï des Indes. Le titre de raï (47), parmi les Indiens, signifie la même chose que *pádicháh* (roi). Cependant les brahmanes sont au-dessus de lui en tout, et l'on peut juger du roi et des brahmanes par les histoires du livre de *Koléilah et Dimnah* (48), traduit en persan. On y trouvera un entretien entre un raï et un brahmane. Les brahmanes d'aujourd'hui ont le même

caractère et les mêmes principes que ceux d'autrefois.

Les habitans de Bisnagor sont noirs. Il n'y a rien de comparable à ce qu'on raconte d'eux et de leur ville : elle est environnée de sept châteaux avec autant de fortes murailles. Au-devant de la première enceinte, il y a une esplanade de cinquante coudées de largeur, toute en grosses pierres à hauteur d'homme, enfoncées dans la terre jusqu'à la moitié, pour empêcher la cavalerie d'approcher de la muraille. On compte deux farsangs depuis la porte septentrionale du premier château et de la première enceinte jusqu'à l'autre porte en face du côté du sud, et autant depuis la porte orientale jusqu'à la porte occidentale. Dans la première, seconde et troisième

enceinte , il y a des champs labourés et des jardins entre-mêlés de maisons. Mais depuis le troisième jusqu'au septième , tout est rempli de maisons , de boutiques et de marchés. Le palais du raï ( du roi ) est environné de quatre grands bâzars ( marchés couverts ) contigus. Du côté du nord est le palais de Saturne , ( c'est-à-dire le palais du roi ) (49). Auprès de chaque marché , il y a un donjon couvert , fort élevé , avec une galerie à l'entour ; mais le donjon du roi est encore plus haut. Ces marchés sont d'une grande largeur , extrêmement longs , avec des boutiques des deux côtés. On y voit particulièrement beaucoup de marchands de fleurs , parce qu'on aime tant les fleurs à Bisnagor , qu'elles y sont aussi nécessaires que la nourri-

ture , et les habitans ne pourroient s'en passer. Les marchands ont leurs boutiques l'une auprès de l'autre , chacun suivant son art et profession. Les jouaillers y exposent publiquement les perles , les rubis , les diamans et les émeraudes (50). Des courans d'eau traversent le palais du roi en différens sens , et circulent dans des canaux revêtus de pierres. A main droite de l'appartement du roi , il y a une grande salle soutenue par quarante colonnes , où se tient le conseil ; sur le devant règne une estrade , plus haute qu'un homme , longue de trente coudées et large de six , où sont assis les secrétaires. On l'appelle , en effet , le *secretariat* (51). Ils ont deux manières d'écrire. 1<sup>o</sup>. Ils écrivent sur des feuilles de muscadier (52) , longues



de deux coudées et larges de deux doigts. Ils peignent avec un calame d'acier, sans y mettre de couleur. Cette écriture ne subsiste pas longtemps. L'autre manière consiste à noircir la feuille. Ils ont une pierre qu'ils taillent comme un calame; ils s'en servent pour écrire. Elle laisse en écrivant une couleur blanche sur le fond noir; et c'est le genre d'écrire le plus distingué et le plus estimé. Au milieu de la salle à quarante colonnes, il y a une estrade, où le grand-maître du palais (53), nommé *Dáná-Nyk*, prend séance pour rendre la justice en dernier ressort et sans appel. Au bas de l'estrade, devant lui, est placée une double haie de *ichopdárs* (d'officiers porteurs de bâton). Ceux qui ont des différends s'avancent en-

tre ces deux haies, baisent la terre, et après s'être relevés, ils exposent leur affaire. L'inspecteur du palais prononce un jugement conforme aux loix et aux coutumes de l'état, et personne n'ose réclamer. Après avoir levé la séance, on lui apporte quelques parasols de différentes couleurs, on sonne de la trompette, et les assistans le complimentent et l'applaudissent tandis qu'il se rend chez le roi. Pour pénétrer dans l'appartement du roi, il faut passer par sept portes, gardées chacune par un portier. Le ministre s'arrête à chaque porte : arrivé à la septième, il entre seul. Après avoir conféré avec le prince sur les affaires de l'état, il se retire dans son propre appartement, derrière celui du roi. A gau-

ehe du palais , est l'hôtel des Monnoies.

Il y a , dans le royaume de Bisnagor , trois sortes d'or plus ou moins affiné. Le premier se nomme *rehneh*. Ils mettent un *misqál* (54) d'alliage sur environ deux dynâr de fin. Le second se nomme *bertáb* ; il a la moitié du titre du précédent ; et le troisième , *fenem* (55) , qui n'a que le dixième du titre du premier. Le plus lucratif ( pour le trésor ) est le *fenem*. Ils font un métal d'or et d'argent qui n'a que le sixième du titre du *fenem* , et ils le nomment *nák* ; il est aussi très-avantageux. Enfin ils en ont encore un autre qu'ils nomment *djetta* (56). Chaque province apporte à la Monnoie la quantité d'or à laquelle elle est imposée chaque année. La paie

des soldats et des officiers se solde tous les quatre mois, et personne n'a d'assignations sur les revenus des provinces. Le trésor du roi consiste en plusieurs chambres, qui ressemblent à des réservoirs, et qui sont remplies d'or en lingots. Les richesses de ce royaume ne sont pas concevables. Les petits aussi bien que les grands, même les moindres artisans, portent des pierreries et de l'or aux oreilles, au cou, aux bras, aux poignets et aux doigts.

Les étables destinées pour les éléphans sont contigues à la salle du conseil, et le roi en a beaucoup d'autres dans toute l'étendue de ses états; mais il garde les plus grands dans son palais.

En outre, on garde ceux qui multiplient (57) dans la première



et dans la seconde enceinte de la ville, entre le septentrion et le couchant. C'est là qu'ils font leurs petits. Le roi a un éléphant blanc d'une grosseur extraordinaire, que l'on promène devant lui tous les matins, parce qu'il regarde sa présence comme un bon augure. On donne à manger aux éléphants deux fois le jour. Quand il en meurt un, les autres attaquent leur gardien, et le roi lui-même est très-irrité. Ils ont chacun une étable séparée, dont les murailles sont extrêmement fortes. On les lie par le milieu du corps et par le côté avec des chaînes attachées au haut du plancher, lequel est garni de grosses poutres, afin qu'ils ne puissent pas les rompre : on les attache aussi par les pieds.

Voici de quelle manière on prend les éléphants qui sont dans les forêts. On creuse une fosse profonde dans la terre, sur le chemin par où ils vont à la rivière pour boire, et on la couvre de manière qu'ils ne l'aperçoivent pas. Quand un éléphant y tombe, personne n'en approche pendant deux ou trois jours. Au bout de ce tems-là, un seul homme se présente, et lui donne plusieurs coups de bâton. Un autre survient, met en fuite le premier, lui arrache son bâton, et le brise devant l'éléphant, en feignant de prendre sa défense, et ensuite lui donne à manger. Ces deux hommes répètent ce manége jusqu'à ce que l'éléphant prenne en amitié le second, qui alors s'approche de lui peu à peu, le caresse, et lui donne à manger des

fruits qu'ils aiment. A la fin il lui met une chaîne, et le mène à la rivière pour le faire boire.

On raconte qu'un éléphant pris de cette manière, s'étoit échappé, et étoit retourné dans les forêts. Mais en allant boire, il portoit un tronc d'arbre avec sa trompe, et sondoit le chemin par où il passoit, pour éviter de tomber dans quelque fosse; de sorte qu'il fut impossible de le reprendre dans le même piège. Comme le roi vouloit qu'on le reprît, de quelque manière que ce fût, un des plus courageux chasseurs d'éléphants se posta sur un arbre auprès duquel l'éléphant avoit coutume de passer en allant à la rivière. Dans l'instant que cet animal passoit, il se lança sur son dos, et saisit la chaîne dont il avoit été lié

par le milieu du corps, et qu'il avoit emportée en s'échappant. L'éléphant eut beau se tourner, se défendre avec sa trompe, et se jeter par terre, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, il ne put jamais se délivrer du chasseur, qui évitoit adroitement sa trompe; et quand l'éléphant étoit à terre d'un côté, il passoit aussi-tôt de l'autre, en lui donnant en même tems de grands coups sur la tête: enfin il le mit hors d'état de nuire et de se défendre. Après l'avoir enchaîné par le corps et par le cou, il le mena devant le roi, qui le récompensa comme il le méritoit.

Les rois des Indes prennent beaucoup de plaisir à la chasse aux éléphants, et ils y consacrent des mois entiers, pendant lesquels ils cou-



rent les campagnes et les bois. Ils sont très-contens, et même glorieux, quand ils en ont pris quelques-uns (58).

Ils font jeter les criminels sous les pieds des éléphants, qui les lancent en l'air avec leurs trompes, et les achèvent ensuite en les écrasant sous leurs pieds ou en les mettant en pièces avec leurs dents (59). Les marchands transportent des éléphants de l'île de Ceylan, pour les vendre dans différens pays.

A côté de la Monnoie, on voit la demeure du gouverneur de la ville (60). Il a sous ses ordres douze mille hommes qui font la garde et la ronde dans la ville. Ils touchent 12,000 fenem par jour du produit des tavernes (61). Il est impossible de donner une description de ces

tavernes et de la beauté des ravissantes créatures qui s'y trouvent ; nous dirons seulement que c'est un édifice situé derrière la Monnoie ; et qui ressemble à un *bázár* ( ou marché ), lequel a plus de trois cents coudées de longueur et plus de vingt de largeur. A droite et à gauche règnent deux files de chambres ou appartemens , avec des estrades en belles pierres sur le devant. On a peint sur la muraille , des lions , des tigres , des léopards , et d'autres animaux , avec tant d'art que vous les croiriez vivans (62). Après la prière du matin , des courtisannes dans la fleur de la jeunesse et de la beauté , viennent s'asseoir sur des sièges et sur les estrades ; elles se tiennent à la porte de ces appartemens , qui sont très-pro-

pres. Toutes sont richement parées avec des pierreries et des perles d'une grosseur extraordinaire ; elles reçoivent agréablement ceux qui viennent les voir, et invitent même les passans de la manière la plus engageante ; ceux qui veulent entrer s'amuseut beaucoup avec elles. Le maître de ces appartemens répond de tout ce que peuvent avoir ceux qui se rendent aux invitations des courtisannes.

Il y a un grand nombre de pareilles tabagies et mauvais lieux dans chacune des sept enceintes, et le revenu que l'on en tire, comme nous l'avons déjà observé, est employé à l'entretien des douze mille hommes qui veillent à la sûreté de la ville. Quand il se perd quelque chose, ces gardes sont obligés de représenter,

soit le voleur, soit l'objet perdu, ou d'en payer la valeur. Des gens de la suite d'A'bd-oûlrizâq avoient acheté des esclaves qui se sauvèrent. Le dérroughah ( l'officier chargé de la police ), sur la plainte qui lui en fut faite, ordonna aux gardes du quartier qu'habitoit A'bd-oûlrizâq, de retrouver ces esclaves, et de les restituer à leur maître, ou d'en payer le prix. Telles étoient la ville de Bisnagor, la grandeur et la puissance de son roi à l'arrivée de l'ambassadeur persan.

Il fut logé dans un très-bel hôtel (63), où il se remit des fatigues de la route. Le premier jour qu'il passa dans cette grande ville, étoit aussi le premier de mohharrem ( le 1<sup>er</sup> mai 1443 ), jour d'heureux augure. Le lendemain, vers le soir,



des officiers vinrent le prendre pour le conduire à l'audience du roi, à qui il offrit cinq beaux chevaux, deux pièces (64) de damas et de satin. Le roi étoit assis en grande cérémonie dans la salle des quarante colonnes, au milieu d'une cour nombreuse, revêtu d'une robe de satin couleur d'olive, brodée en perles, avec un collier également de perles et de diamans si brillans et si beaux, que le meilleur bijoutier n'auroit pu les estimer. Ce prince étoit maigre, de couleur olivâtre, jeune et d'une taille avantageuse. Le poil commençoit seulement à paroître sur ses deux joues, et sa figure n'étoit pas encore formée. A'bd-oûlrizâq ayant été introduit et présenté, le salua par une profonde révérence, et le roi l'ayant fait asseoir auprès de lui,

alors il lui présenta la lettre de Châh-Rokh. Après l'avoir reçue de ses mains : « Nous sommes ravis, dit le » prince, de ce qu'un si puissant mo- » narque ait bien voulu nous envoyer » un ambassadeur ».

Comme A'bd-oûl-rizâq avoit un habit fort incommode, et qu'il étoit en nage, à cause de l'excessive chaleur, le roi en fut touché, et lui présenta un éventail de la Chine, qu'il tenoit à la main. Ensuite on lui apporta dans un plat deux poignées de bétel, un paquet de cinquante fenem, et la valeur de vingt misçqâl de camphre en grains. Après quoi, il eut la permission de se retirer à son hôtel.

On donnoit à l'ambassadeur, de la part du roi, pour la consommation journalière de sa maison, deux

moutons , quatre paires de poules , cinq man (65) de riz , un man d'huile , un autre de sucre , et deux dirhem (66) d'or. Le roi le demandoit deux fois par semaine , vers la fin du jour , et s'informoit des actions de l'empereur Châh-Rokh ; et chaque fois il lui faisoit donner un paquet de fenem , une poignée de bétel et quelques misçqâl de camphre. Une fois , il lui dit : « Vos » rois font des festins aux ambassa- » deurs ; mais comme il ne nous est » pas permis de manger avec eux , » nous leur faisons ce présent pour » tenir lieu de ce régal ».

Le bétel est une feuille qui ressemble à celle de l'oranger , mais un peu plus longue. On en fait usage dans tout l'Hindoustân , dans une bonne partie de l'Arabie , et dans

le royaume d'Hormouz. Voici de quelle manière on le mange. On broie un peu de poivre, que l'on met premièrement dans la bouche; ensuite on prend un morceau de chaux, gros comme un grain de millet d'inde. On l'humecte avec une feuille de bétel; et après avoir fait une espèce de pilule, on la met ainsi dans la bouche, et l'on en prend jusqu'à quatre feuilles, que l'on mâche tout-à-la-fois, en y ajoutant du camphre; et de tems en tems on crache de la salive rouge.

Le bétel enflamme le visage, et enivre comme le vin. Il rassasie ceux qui ont faim, et donne de l'appétit à ceux qui sont rassasiés; il rend la bouche vermeille, fortifie les dents, et augmente les forces pour les plaisirs de l'amour (67).



C'est pourquoi le roi entretient dans son palais un grand nombre de femmes ( certains disent sept cents ). Les enfans qu'il en a ne restent pas dans le palais après l'âge de dix ans. Chaque femme a son appartement séparé , avec tout ce qui lui est nécessaire. C'est une coutume établie dans tout l'empire , que les pères et mères présentent au souverain leurs filles , quand elles sont belles et qu'elles y consentent. Dès qu'elles y sont entrées , qui que ce soit n'a le droit d'y toucher : cette admission est un grand honneur.



## C H A P I T R E V.

Fête solennelle du Mahanâdy (68).

LES idolâtres des Indes déploient leur grandeur, leur puissance et toute leur magnificence dans une grande fête annuelle qu'ils appellent *Mahanâdy* (69). Les gouverneurs et les principaux officiers du royaume, à la distance de trois ou quatre mois de chemin, ont ordre du roi de se rendre à la cour. On choisit mille éléphants d'une grosseur et d'une force monstrueuses. On les orne de leurs plus beaux harnois, et on les charge de caisses ouvertes par le haut, ou d'espèces de tours remplies de joueurs d'instrumens ou de bala-

dins. On peint avec du cinabre ou d'autres couleurs les trompes, les oreilles et le reste du corps de ces éléphans; on y dessine les figures les plus étranges et les plus grotesques. Quand les généraux d'armées, les gouverneurs, les principaux officiers et les brahmanes les plus savans furent arrivés et assemblés, la fête commença, et dura trois jours consécutifs dans le cours de redjeb (70), au milieu d'une plaine où l'on avoit dressé des échafauds à trois, quatre et cinq étages, ornés de sculptures coloriées depuis le haut jusqu'au bas; elles représentoient, suivant l'idée des peintres, des hommes, des bêtes fauves, des oiseaux et des insectes, des mouches et des moucherons, peints avec beaucoup de délicatesse. Ces échafauds étoient faits de ma-

nière à se retourner et à changer de face d'heure en heure ; les fenêtres même changeoient de décorations, et l'on y voyoit paroître différentes sortes d'arbres. Le long de la place régnoit un grand bâtiment à neuf étages , soutenu par quarante colonnes , orné et meublé à proportion des autres. Le trône du roi étoit au cinquième étage ; l'ambassadeur eut une place au septième. On fit retirer les amis qu'il avoit amenés avec lui ; l'on voulut qu'il fût seul. L'espace situé entre les échafauds et le bâtiment à quarante colonnes étoit rempli de chanteurs , de joueurs d'instrumens et d'acteurs. Parmi les chanteurs , il se trouvoit un grand nombre de belles filles , charmantes et fraîches comme la verdure du printems, avec



une brillante parure , et dont la seule vue enflammoit le cœur : quelques-unes étoient cachées derrière un rideau ; on tira ce rideau des deux côtés , et elles se mirent à danser , à faire des pas et des figures qui ravissoient les spectateurs , et les transportoient hors d'eux-mêmes. On fit faire aux éléphans des tours d'adresse surprenans. On faisoit monter , par exemple , un des plus gros éléphans sur une poutre à peine assez large pour un seul de ses pieds , et sur laquelle cependant il les posoit tous quatre ; alors il balançoit sa trompe en mesure avec la musique. Quelquefois on plaçoit une poutre en travers d'un énorme poteau à dix coudées de terre , et l'on baissoit une extrémité de cette poutre , l'éléphant s'y plaçoit ; aussi-

tôt on l'enlevoit avec des contre-poids, et on le balançoit en présence du souverain : l'éléphant, tantôt à terre et tantôt à une grande hauteur, indiquoit la mesure par les mouvemens de son corps et de sa trompe (71).

Cette fête dura trois jours avec tous ces divertissemens. Les acteurs furent magnifiquement récompensés par le monarque ; il fit distribuer à ceux qui s'étoient distingués, de l'or et des robes. Enfin le troisième jour, quand il fut prêt à se lever et à se retirer, on conduisit A'bd-oûlrizâq devant son trône, et celui-ci vit un trône d'or massif, et d'une prodigieuse grandeur, orné d'une quantité de pierres précieuses d'un prix inestimable. Le travail en étoit encore plus admirable. En

effet , il n'y a pas de lieu au monde où l'on sache mettre si bien l'or e œuvre. Il y avoit devant le trône un coussin de satin couleur d'olive , brodé de trois rangs de perles ordinaires , sans parler de toutes celles dont il étoit parsemé. Le roi se tenoit assis , le dos appuyé contre le trône , et il assista aux jeux dans cette posture pendant les trois jours. Après qu'il se fut retiré dans son palais , il fit appeler l'ambassadeur au moment de la prière du soir , et celui-ci s'y rendit. On l'introduisit dans un cabinet d'environ dix coudées en carré , dont le plancher et les murs étoient couverts de lames d'or , attachées avec des clous du même métal ; les lames étoient épaisses comme le dos d'une lame de sabre. Il y avoit quatre estrades ,

et le roi étoit assis sur un trône d'or massif, d'une grande beauté, placé au milieu de l'estrade, et en face de la porte. Il s'informa encore de la personne de Châh-Rokh, de ses émirs, de ses troupes, du nombre de sa cavalerie et de l'état de ses principales villes, telles que Samarqand, Hérât et Chyrâz. Pour prouver toute son amitié envers Châh-Rokh, il dit qu'il lui enverroit plusieurs éléphans, des étoffes et d'autres présens, par un ambassadeur extrêmement sage qu'il avoit choisi exprès. — Un des favoris, qui étoit présent pour servir d'interprète, dit à A'bd-oûlrizâq qu'il ne pouvoit pas y avoir une aussi belle salle dans son pays: celui-ci répondit sans hésiter que l'on pourroit bien en faire une semblable, mais



que ce n'étoit pas la coûtume ; et sa réponse plut au roi , qui le congédia après lui avoir fait présent de quelques paquets de fenem , de bétel et de fruits de sa table (72).

Il y avoit alors dans la ville de Bisnagor des naturels d'Hormouz , qui conçurent une extrême jalousie de l'amitié et des égards que le roi témoignoit à l'ambassadeur persan ; l'étroite liaison qui s'établissoit entre les deux cours leur donnoit aussi de l'ombrage. Ils employèrent donc tous les moyens imaginables pour rompre cette bonne intelligence ; ils publièrent même qu'A'bd-oâl-rizâq n'étoit point ambassadeur de Châh-Rokh. Ce bruit parvint aux oreilles des brahmanes et des ministres , et lui causa beaucoup de désagrémens pendant l'absence de

Danânyk , lequel fut obligé d'aller faire une expédition contre Kelberkeh. A son retour, il tâcha de dédommager l'ambassadeur de toutes les tracasseries qu'on lui avoit suscitées. Il fit frapper pour A'bd-ouîrizâq sept mille fenem à l'hôtel des Monnoies. Ensuite on lui adjoignit Khodjah - Maç'oud et Khodjah-Mohammed , natifs du Khoracân, et établis à Bisnagor. Ils furent nommés ambassadeurs auprès de Châh - Rokh , et chargés de lui porter quelques présens et autres marchandises. Un nommé Hhema-êddyn , ambassadeur de F'étahh-Khân, de la race du sulthân Fyrouz-Châh, roi de Dehly (73), qui étoit venu apporter une lettre et des présens, les accompagna.

A son audience de congé, le roi

dit à A'bd-oûlrizâq: « On m'a assuré  
 » que Châh-Rokh ne t'avoit pas  
 » envoyé en qualité d'ambassadeur;  
 » autrement nous t'aurions traité  
 » avec bien plus de distinction. Si  
 » tu reviens une autre fois dans no-  
 » tre royaume, et que nous soyons  
 » sûrs que Châh-Rokh t'a vérita-  
 » blement chargé d'une mission,  
 » nous te donnerons des témoi-  
 » gnages de notre munificence, et  
 » nous te traiterons convenable-  
 » ment à la grandeur de notre puis-  
 » sance ».

Dans la lettre qu'il envoyoit à  
 Châh-Rokh, il parloit des propos  
 tenus par les gens d'Hormouz sur  
 le compte d'A'bd-oûlrizâq, et lui an-  
 nonçoit les présens qu'il lui en-  
 voyoit.

---

---

## C H A P I T R E V I.

A'bd-oûlrizâq quitte l'Hindoustân.— Son retour par mer.

L'AMBASSADEUR fit ses préparatifs pour son départ, et prit le chemin du rivage de O'mân (74). Il partit de Bisnagor le 12 de cha'abân (décembre 1443), avec les autres ambassadeurs, et marcha huit jours sans discontinuer. Il arriva le premier de ramazân (janvier 1444) sur le rivage de la mer de O'mân, au port de Kanor. Là, il se lia avec l'émyr Syd-A'la-êddyn, natif de Mechehed (75), âgé de cent vingt ans, et qui depuis plusieurs années jouissoit de la plus haute considération parmi les Mu-



sulmans et les Infidèles. Ses décisions tenoient lieu parmi eux de jugemens juridiques.

Khodjad-Maç'oud, un des ambassadeurs du roi de Bisnagor, mourut pendant le séjour que l'on fut obligé de faire dans ce port. Après y avoir passé le jeûne du ramazân et la fête du Baïram, A'bd-oûlrizâq se rendit à Bender-Manor, où il prit des provisions de mer pour vingt personnes pendant quarante jours. En attendant le vaisseau, il consulta le livre des présages de l'imâm Ssâdiq (76), composé de versets du qorân, et le sort le fit tomber sur le verset : *Ne crains pas, car tu échapperas au peuple tyran.* Il en fut à la fois surpris et rassuré contre les dangers de la mer, et il espéra qu'il arriveroit à bon port. Ainsi il s'em-

LXXXIJ VOYAGE DE LA PERSE, &c.

barqua le 25 du mois de zoûl-qa'adeh (février 1444). Après quelques jours de navigation, le navire fut accueilli d'une tempête si furieuse, qu'il manqua plusieurs fois de périr et d'être submergé; il fallut même, pour le soulager, jeter beaucoup de marchandises et d'effets à la mer. Mais enfin le calme revint; et après avoir passé le jeûne du petit Baïram en mer, les gens de l'équipage découvrirent les montagnes de Kalhat le dernier jour du mois de zoûl-hhadjah; ils se disposèrent à prendre du repos, et ils arrivèrent le jour même de la nouvelle lune du mois de mohharrem de l'année 848 (77).

FIN DU VOYAGE DE LA PERSE.

---

---

## NOTES.

(1) **P**AGE 190 et suiv. du manuscrit. Comme c'est l'auteur même qui écrit la relation de son propre voyage, il se désigne, suivant l'usage des pieux Musulmans, sous quelque dénomination modeste, comme *faqyr* (pauvre), &c.

(2) Notre voyageur partit de Hérât, capitale du Khorâçân et des états de Châh-Rokh. Cette ville passe pour avoir été bâtie par Alexandre : c'est l'*Aria* des anciens.

(5) *Kouhistân* (pays des montagnes), province septentrionale de la Perse, située entre le désert du Khorâçân, la Transoxiane et le Kâboul. Golius, *not. in Alfrag.* la confond avec le Thabaristân.

(4) Le *Sistân*, ou plutôt *Sedjestân*, est une province méridionale de la Perse, située entre le Khorâçân, le Kirmân, le Mekrân et le Sind. C'est la patrie des anciens héros persans, si célèbres dans les romans, tels que Rustem, Nériman, &c.

(5) L'ancienne Caramanie ; elle se trouve entre les provinces de Fârs et de Lâr ; elle a au couchant le pays d'Hormouz, au midi, les déserts de Mekrân, à l'orient, et ceux du Sistân au nord. Le Kirmân a environ cent quatre-vingts farsangs (deux cent soixante-dix lieues) en carré.

(6) Ou Damégân, ville qui dépendoit autrefois du Khoraçân, et qui est devenue la capitale d'un petit canton nommé Qomous, resserré entre le Guylân et le Khoraçân. Ce canton est remarquable par une fontaine, d'où il sort quelquefois un vent si impétueux, qu'il enlève les hommes et les animaux, et déracine les arbres. On appelle cette fontaine *Bâd-Khâneh* (Maison du Vent), et *Tchechmehi-Bâd* (Fontaine du Vent).

(7) Le texte persan porte *Benderi-Hormouz*. *Bender* signifie un port. *Hurmuz*, *Hormouz* ou *Hormouz*, dit *Hhadjy-Khalfah*, plus connu sous le nom du géographe turk, dans son *Djihân-Numâ*, ou *Miroir du Monde*, est le principal port du Kirmân, situé à 92 degrés de longitude, et à 26 et demi de latitude. Le pays abonde en dattes, et l'air y



est extraordinairement chaud. La ville d'Hormouz étoit autrefois en terre ferme, sur le rivage de la mer ; mais les Tatars l'ayant détruite , les habitans passèrent dans l'île qui est vis-à-vis , et y établirent leurs demeures. Cette île porte le nom de *Djeroun* ou *Zeroun*. Elle est à l'occident du vieux Hormouz dans le golfe Persique , et à douze milles de la terre ferme. L'eau y est saumâtre ; l'on s'en procure difficilement de potable. On en apporte de *Ghoumro* , qui est un port de mer. L'île de *Kych* est à l'occident , et à trois coups de voile de distance. Il se tient tous les ans à Hormouz une foire où se rendent des marchands de toutes parts. C'est un port renommé ; les perles qu'on y vend sont les plus belles de tout l'orient. On les pêche à trois journées aux environs de l'île ; elles sont plus grosses et plus belles à cet endroit qu'en aucun autre. On apporte aussi à cette île de bonne eau , et toutes les provisions nécessaires dont elle manque. L'auteur du livre intitulé *Hest-Iglym* (les Sept Climats), dit que ce fut Ard-Chyr, fils de Bâbek , ancien roi de Perse , qui bâtit la ville qui étoit en terre ferme , et à laquelle il donna le

nom d'Hormouz ou Hurmouz ; mais que , dans la suite , les habitans ne s'y trouvant pas en sûreté contre les voleurs et les brigands (les turks Seldjouydes. *Voy. Texeira, Histor de los reyes di Persia*, page 150), ils passèrent avec leur commandant, qui portoit le nom de Qouthoub-êddyn, dans l'île de Djeroun. Mais dans le livre intitulé *Medjema'a-Ensâb*, ou Recueil des Généalogies, il est dit que ce fut un des esclaves affranchis de Salshan-Mahmoud, nommé *Aias*, qui quitta le séjour d'Hormouz, et qui choisit l'île de Djeroun pour en faire la capitale de son gouvernement. Les Fracs s'en rendirent maîtres dans la suite, et voici de quelle manière. Les habitans ne pouvant plus supporter les tyrannies de Chehâb-êddyn leur gouverneur, qui n'écoutoit point les bons conseils que lui donnoit le dervich Nour-êddyn, députèrent à Goa, et invitèrent les Fracs à venir s'emparer d'Hormouz. Les Fracs embrassèrent ce parti avec plaisir, et se rendirent maîtres de l'île, dans laquelle ils construisirent une forteresse ; de sorte que les habitans furent obligés dans la suite, après de vains efforts pour en chasser les Fracs, de

l'abandonner, et de se retirer au port et à la ville de *Kichmir* : mais les Français, par la situation de leurs affaires, se trouvèrent contraints à proposer de rendre l'île, à condition qu'ils auroient les trois quarts des douanes ; ce qui fut accepté, et les choses sont restées quelque tems sur ce pied. D'Herbelot observe, p. 457 de la *Bibliothèque orientale*, que le sol de cette île étant composé (*mais plutôt imprégné*) de sel et de soufre, il y fait une chaleur insupportable ; j'ajouterai, d'après le *Nozahat-âl-Qouloub*, manuscrit persan, que « l'île d'Hormouz » produit une grande quantité de dattes » et de cannes à sucre ».

(8) *Ouâly*. Ce mot désigne un souverain indépendant, mais à qui l'auteur ne veut pas cependant accorder le titre de *sulthân* ou de *padichâh*.

(9) Roum. Ce mot pourroit aussi désigner l'Europe.

(10) C'est le désert de la grande Tartarie. Voyez la note 2 du *Voyage d'A'bdou'l-Kérym*, page 40.

(11) Qu'on nomme aussi Tanasserim. (Ce mot signifie *peuplade de Tanah*.)

C'est une grande baie du royaume de Siam, au sud de Martaban. La ville de ce nom est située vers le 11<sup>e</sup> deg. 47 minut. de latitude. C'est la *Thinæ* des anciens, située sur le Catiaris, et métropole de tout le pays des Sines. De savans géographes ont avancé que les connoissances des anciens en géographie ne s'étendoient pas au-delà de *Thinæ* (Tennassery) : c'est une opinion que je ne partage pas, par des raisons qui ne peuvent être développées dans une note. Je me bornerai ici à observer que nous possédons trop peu d'ouvrages des anciens pour oser tracer les limites de leurs connoissances en quelque genre que ce soit. Voyez la *Géographie des Grecs analysée*, par le cit. Gosselin, p. 138 et suiv.

(12) Sokothorah la plus grande des îles situées à l'entrée de la mer Rouge, est longue de vingt lieues, large de neuf. Elle produit des pommes, des dattes et d'excellent aloès, connu en Orient, sous le nom de *sokothory*. M. Genty prétend cependant qu'elle présente du côté du sud l'image du plus aride désert, sans arbre ni verdure; mais il con-



vient n'en avoir apperçu qu'une très-foible portion. Suivant le même voyageur, elle s'élève à soixante-dix toises au-dessus de la mer. *Voyage dans les mers de l'Inde*, tom. II, pag. 727 et suiv. *Histoire générale des Voyages*, tom. I, pag. 93 et suiv. édit. in-4°.

(13) *Diveh*, *Diu*, mais plutôt *Dip*, est un mot indien qui signifie île. Je crois qu'il s'agit ici de celle que nous connoissons sous le nom de Diu, où les Portugais s'établirent et fondèrent une forteresse en 1515. La Pointe de Diu, suivant le major Rennel, gît à 69 degrés 52 min. 15 sec. de longitude, à 20 deg. 43 min. de latitude.

(14) Deux ports de l'Yémen (l'Arabie heureuse). A'den, dit M. Niéburh, *Description de l'Arabie*, pag. 221, est une petite seigneurie qui confine vers le sud à la mer, vers l'ouest au domaine de l'imâm de la Mekke, et vers l'est à Djalah. Tout ce domaine tire son nom de la célèbre et ancienne ville d'A'den, qui a encore un très-bon port, et est située à 12 deg. 40 minut. de latitude. Djiddah est le port le plus voisin de la

Mekke. Voyez le *Voyage d'Abdoûl-Kérym*, pag. 169.

(15) *A'cher*, un dixième.

(16) Un savant navigateur anglais, le capitaine Forrest, compte aussi trois moussons dans ces parages, et, comme notre voyageur, il nomme la seconde celle du milieu. Nous regrettons de ne pouvoir rapporter ici quelques-unes de ses profondes observations renfermées dans son *Treatise on the Monsoons in East India*, imprimé pour la première fois en 1783, et réimprimé en 1792 à la suite de son *Voyage from Calcutta to the Mergui archipelago lying on the East side of the bay of Bengale*. London, 1792, in-4°.

(17) Masqat, port de l'Arabie heureuse, à l'extrémité d'un golfe entre deux rochers escarpés, sur un promontoire, vers le 37° deg. 27 minut. de latitude. C'est une ville très-commerçante, et l'entrepôt des marchandises qui passent du golfe Persique dans l'Yemen, l'Hedjâz, &c. Il paroît que c'est le *Mosca* des anciens. La république y entretient un consul, et cette place honorable est

maintenant remplie par le cit. Beauchamp, associé de l'Institut national, savant connu par de longues et précieuses observations astronomiques faites à Baghdâd, et par différens mémoires sur les antiquités, la géographie, &c. de l'Asie. Voyez sur Masqat le *Voyage de M. Nieburh*, tom. II, pag. 69 et suiv.

(18) Pag. 192 du manuscrit.

(19) *Menzili-Quryât*. Cet endroit n'est qu'une simple station (*Menzil*): cependant on le trouve indiqué sur la première partie de la carte d'Asie, par Danville.

(20) Qalhât est un promontoire de l'Arabie, sur la côte d'O'mân, voisin de Masqat.

(21) Pag. 193, *versò* du manuscrit.

(22) Kalikut, capitale du Malabar. « C'est une grande ville, à 116 degrés de longitude et à 13 de latitude, située sur le bord de la mer, suivant Philippe. Le roi de Malabar porte le nom de *Sa-moury*, qui signifie grand prince. Kalikout est une ville d'une grande étendue; mais les maisons y sont basses. Les guerres

des naturels avec les Portugais , ont causé de grands dommages à cette ville. Il y a beaucoup d'idolâtres qui adorent le diable sous une figure hideuse ; mais le but de leur adoration est d'obtenir de lui qu'il ne leur fasse pas de mal. Abouïfedhâ, auteur du *Taqouym*, donne à cette ville le nom de Keleh , et dit que ses habitans sont en partie Mahométans , Persans , et en partie Indiens idolâtres. On tire de ce pays de l'étain (qui vient probablement de Malakka), du camphre et des cannes d'inde. Cette ville portoit autrefois le nom de *Simila*, et elle est une des plus belles villes des Indes ; il n'y a pas de forteresses , et il s'y trouve plusieurs emplacements qui ne sont pas bâtis : les maisons y sont écartées les unes des autres , et construites en pierres ; des peintures grotesques en ornent l'intérieur ; elles sont couvertes de feuilles de dattiers , elles ont de très-grandes portes qui sont fort ornées ; le devant de ces portes est entouré d'une muraille. Il y a dans le pays beaucoup de viviers et d'étangs , où la plus grande partie du peuple se baigne. Leur roi est idolâtre , et ses sujets ont pour lui une



très-grande vénération. Il se fait porter par des hommes sur une litière enrichie de pierreries et recouverte d'un parasol ; les grands du pays , tenant un sabre d'une main et un bouclier de l'autre , le suivent , et il est entouré de musiciens et de danseurs. Il y a à Kalikut beaucoup de riches marchands. Le pays abonde en toutes sortes d'épiceries , en soie et en cuivre. On y fabrique de belles étoffes , des brocards , et on y fait beaucoup d'ustensiles de cuivre et d'étain fondu ».

A la description donnée par Hhadjy-Khalfah , et qu'on vient de lire , ajoutons que c'est le premier port de l'Inde où les vaisseaux portugais abordèrent sous la conduite de Vasco de Gama , le 18 mai 1499 , c'est-à-dire cinquante-cinq ans après le départ d'A'bd-ou'lrizâq. C'étoit autrefois une ville florissante , la capitale d'un état très-considérable , et le séjour d'un puissant prince indien , connu sous le titre de *zamory*. Elle est située vers le 11° deg. 18 min. de latit. suivant M. Rennel , *Map of Hindostan*. Voyez aussi l'*Histoire des découvertes des Portugais* , par le P. Laffiteau , tom. I , p. 124 , édit. in-12. *History of*

*Hindostan translated from the Persian by Alex. Dow. tom. II, pag. 250 de la seconde édition.*

(23) C'est le Zanguebar, contrée d'Afrique, connue au moins de nom. Selon Baqouy, ce pays a deux mois de marche en longueur; il est borné au midi par un pays nommé Alfyany, à l'est, par la Nubie, au nord, par l'Yémen, et à l'ouest, par l'Ethiopie. Les habitants sont noirs et brûlés par les ardeurs du soleil. Ils diffèrent des autres hommes par leur teint noir, par leur nez écrasé, par leurs grosses lèvres, leur main épaisse, leur talon extraordinairement conformé; ils sont irascibles, se dévorent entre eux, et mangent aussi leurs ennemis. Ils ont un roi, qu'ils nomment *Aklim*; ils font la guerre sur des bœufs, faute de chevaux. Ils ont beaucoup d'or et d'ivoire, parce qu'ils vont à la chasse des éléphants, qui sont très-nombreux chez eux; et l'ivoire qu'on en tire est plus estimé que celui d'aucune autre contrée. L'étoile de soleil (*canopus*) paroît toutes les nuits sur leur horizon. *Extraits et notices des manuscrits*, tom. II, p. 595,

article de *Kétab talkhis ál áthâr*, &c.  
— Je n'ai pu trouver le mot *zirbâd* dans  
les géographes orientaux ou européens  
que j'ai consultés.

(24) *Béit-úllah* ( la maison de Dieu ).  
Les auteurs musulmans désignent sou-  
vent la Mekke sous ce nom , à cause de  
la Ka'abah que cette ville renferme.

(25) Province de l'Arabie heureuse ,  
dont la Mekke est la capitale. L'entrée  
en est rigoureusement interdite, et même  
sous peine de mort , à tous les non-Mu-  
sulmans. Voyez-en la *description* dans  
celle de l'*Arabie* , donnée par M. Nié-  
burh.

(26) *Dâri-Hharb* ( pays de guerre ) ,  
c'est-à-dire pays contre lequel le qorân  
et les traditions sacrées ( *hhadyç* )  
ordonnent de faire la guerre , et dont  
les Musulmans sont les ennemis nés ,  
jusqu'à ce que les habitans aient acheté  
par un tribut la liberté du culte. Ils refu-  
sent même ce tribut ( *djedjeh* ) de la part  
des athées et des idolâtres , et doivent  
les combattre jusqu'à ce qu'ils les aient  
convertis ou exterminés. Les apostats

musulmans ne sont pas traités avec moins de rigueur. *Voyez* de plus grands détails sur cet intéressant objet, ignoré parmi nous comme tout ce qui concerne les Musulmans, dans la dixième *Dissertation* de Reland, intitulée *De jure militari Mohhammedanorum contra christianos bellum gerentium*, dans la troisième partie des *Relandi dissertationes miscellaneæ*.

(27) *Betegadderi illah subhhanehou be bendery dyguér úftád.....*

(28) C'est, en effet, le costume sous lequel Linschot et plusieurs anciens voyageurs nous représentent les habitans de la côte de Malabar, ceux du Pégou et des Molucques. Le commerce intime et habituel des Musulmans et des Européens a influé sur leurs mœurs, d'une manière plus avantageuse pour la modestie extérieure que pour la véritable pudeur. Les excès dont ils ont été les témoins et souvent les victimes, leur ont appris à rougir de leur nudité. En effet, Adam et Eve ne se couvrirent qu'après avoir mangé du fruit de la science du bien et du mal.



(29) *Dekleh dilvéryn*. *Dekleh* ou *Dekeleh* est un mot arabe qui désigne une terre brillante ; l'épithète de *dilvéryn* ( ravissant ) me porte à croire qu'il s'agit d'un parfum. — J'observerai aussi que le souverain de Kalikut est désigné dans le texte persan par le titre de *ouály*.

(30) Ici le même prince est nommé *Hhákem*, gouverneur.

(31) Il avoit envoyé des ambassadeurs au monarque persan, avec des présens.

(32) C'est de ce mot que nous avons fait *samorin*.

(33) Plus correctement *yoguy*. Ce sont, avec les *sanyacy*, les deux ordres religieux les plus révéérés des Hindoux. Il faudroit être profondément versé dans la théologie de ce peuple, pour indiquer bien précisément en quel point diffèrent ces deux ordres religieux. Le nom du premier désigne, en sanscrit, *un dévot* ; celui du second, *un homme qui a entièrement renoncé aux choses mondaines*. Les savans, curieux de connoître plus particulièrement le mona-

chisme indien , peuvent consulter le *Bhagvat - Guita* , et sur-tout le savant ouvrage de M. *Craufort* , intitulé *Sketches chiefly relating to the history, religion, learning and manners of the Hindoos.* tom. I , pag. 235 et suivantes , de la seconde édition.

(54) « Excepté le souverain , aucun » homme n'a le droit d'avoir plusieurs » femmes , à moins que la sienne ne soit » malade ou stérile , ou que ses enfans » ne soient morts en bas âge. Alors il » peut en épouser deux de suite ». *Ayeen Akbery* , translated from the original *persian* , &c. tom. III , p. 258. M. Dow prétend cependant que la polygamie est permise parmi les Hindoux ; mais qu'ils ne profitent pas de cette permission , et qu'ils se contentent d'une seule femme. Au reste , ils sont jaloux comme les autres orientaux , et si curieux de la virginité de leurs femmes , qu'ils les épousent bien avant qu'elles ne soient nubiles. Ainsi le fait énoncé par notre voyageur nous paroît hasardé , et contraire aux mœurs de la nation dont il parle ; mais il n'est pas dénué de fondement. Voici un usage anciennement

établi chez les Hindoux, et qui peut  
 avoir causé l'erreur d'A'bd-oûlrizâq.  
 Thomas la Grue, traducteur d'Abraham  
 Roger, remarque que, « sur la côte de  
 » Malabar, les seigneurs qui se marient  
 » prient leur souverain de coucher les  
 » deux ou trois premières nuits de leurs  
 » noces avec leurs femmes; après quoi,  
 » ils viennent les chercher en pompe,  
 » au son des instrumens, avec les plus  
 » grands témoignages de joie. En d'au-  
 » tres endroits, ils offrent les prémices  
 » de leurs femmes aux idoles, à l'im-  
 » puissance desquelles les prêtres se  
 » chargent de suppléer: ailleurs, tous  
 » les convives couchent la première nuit  
 » avec la mariée. — Le roi de Calcut  
 » donne la valeur de 500 écus au plus  
 » considérable d'entre les prêtres, pour  
 » coucher avant lui avec la femme qu'il  
 » veut épouser ». *La Porte ouverte à  
 la connoissance du Paganisme*, p. 62,  
*Voyage de Sonnerat*, tom. I, p. 68.

(55) Je ne puis ni lire ni restituer le mot persan qui se trouve ici.

(56) La ville de Bidjangor, nommée par corruption *Bisnagor*, fut fondée

en 1544 de l'ère vulgaire, par Belaldeo, roi du Karnatic, qui lui donna le nom de son fils *Bidjen*, réuni au mot indien *nagor* (ville). Ce Belaldeo est fameux par la résistance qu'il opposa aux incursions des Musulmans. Cette ville est située sur le bord occidental du Tunguebadra, à trente milles anglais S. E. ou S. S. E. de Bacanpour. César Frédérick, excellent voyageur italien, qui visita cette ville en 1567, en vante l'étendue et l'opulence. Il la place à huit journées de Goa. C'étoit la capitale de l'ancien royaume de Narsinga. Les histoires du Dekehan et du Karnatic sont encore si imparfaites, qu'on ne sait trop comment distinguer les royaumes de Bisnagor et de Narsinga, et qu'on ignore s'ils ont existé concurremment, ou s'ils se sont succédés. Au reste, il est assez probable que, dans le seizième siècle, le royaume de Bisnagor renfermoit la plus grande partie de la presqu'île de l'Inde. M. Ormes prétend même qu'il s'étendoit d'un rivage à l'autre, sur la côte occidentale, depuis la rivière de Carwar jusqu'à Mangalore, cent vingt milles anglais; sur la côte orientale, depuis Négapatam jusqu'à San-Thomé,



et probablement plus loin, au nord vers Néloure, deux cent quarante milles; sa largeur en travers de la Péninsule étoit de trois cents milles. *Ormes's historical fragments of the Mogul Empire*, pag. LXXII et LXXIV, Not. *History of Hindoostan translated from the Persian by Dow*, tom. II, p. 512, seconde édition. *Cesar Frederick's travels translated from the Italian*, dans le premier volume des *Asiatick miscellanies*, imprimés à Calcutta, et *J. Rennell's Memoir for a map of Hindoostan*, p. LIII et 211. — D'après des témoignages aussi formels que ceux que nous venons de citer, nous ignorons quelle est l'autorité de M. Anderson, membre de la société asiatique de Calcutta, et traducteur d'un fragment de Ferichtah, pour avancer dans une note de cette traduction que « Bejanuggir (maintenant Golconde), » capitale d'une ancienne dynastie de » monarques hindoux, qui, sous le titre » de *rajah* du Karnatic, gouvernoient » la plus grande partie du pays, nommé » aujourd'hui Dekehan»; que cette ville, dis-je, qui est bien la même que *Bidjangor* ou Bisnagor, « fut fondée dans » le troisième siècle de l'hégire, c'est-à-

» dire dans le dixième de l'ère vulgaire ,  
 » par Rajah-Bejah-Tchend , dont la fa-  
 » mille conserva le gouvernement pen-  
 » dant près de sept cents ans ; car elle  
 » ne le perdit qu'en 935 de l'hégire  
 » ( 1528 de l'ère vulgaire ) , par une ré-  
 » volution qui fit passer la puissance  
 » entre les mains de Ram-Radje ». Voyez  
 la première note de l'*Account of Ma-  
 labar and of the rise and progress of  
 the Mussulman religion in that country  
 from Ferishtah's general history of  
 Hindoostan translated by J. Anderson* ,  
 pag. 278 et suivantes du second volume  
 des *Asiatick miscellanies* , publié à Cal-  
 cutta en 1786.

(57) J'ai tout lieu de croire que ce nom a été altéré par le copiste , sur-  
 tout dans la dernière partie. J'y recon-  
 nois bien le mot *bend* (port) ; quant  
 aux deux syllabes *aneh* ou *oneh* , je les  
 regarde comme la corruption du nom  
 de Canonor ; et ma supposition est  
 d'autant plus fondée , que , suivant le  
 savant d'Anville , le Malabar commence  
 au royaume de Cananor. La ville de  
 Cananor est située à 11 deg. 58 min. de  
 latit. d'après l'observation du P. Tho-

mas, et à huit lieues de Kalikut, suivant Linschot, qui nous apprend que les Portugais y avoient un très-bon port pour le commerce du poivre, qui y étoit plus abondant qu'en aucun autre endroit de l'Inde. On s'y procuroit des mâts, qui ne le cédoient en rien à ceux de la Norvège. Les Malabars habitoient un bourg considérable, où ils faisoient un grand commerce de denrées et de comestibles.... La ville de Cananor appartenoit avant la guerre de 1760 aux Hollandais. Le fort, situé sur une terre basse couverte de grands arbres, en est très-voisin; une petite rivière coule au bas de ce fort. Voyez les *Eclaircissemens géographiques sur la carte de l'Inde*, pag. 94 et 96; le *Routier des côtes des Indes orientales et de la Chine*, p. 26; les *Navigations de Linschot*, p. 22.

(38) Voici encore une autre altération que l'on restituera aisément; car, dans Menelgor, on reconnoît sans peine Mangalor, place existante encore aujourd'hui sur la côte de Malabar, vers le 12<sup>e</sup> deg. 50 min. de latitude, à cinq lieues et demie N. O. du mont Delli, à quinze de Cananor et à neuf de Barselor.

Cette ville est située à l'embouchure d'une grande rivière qui porte son nom, et dans laquelle il entre des manchoucs, et autres petits bâtimens du pays qui ne tirent pas beaucoup d'eau, et qui peuvent franchir la barre de l'entrée. On y fait un grand commerce de riz et de poivre. Les Portugais y ont un comptoir depuis leur arrivée aux Indes. *Navigations de Linschot*, p. 22 ; *Routier des côtes des Indes orientales et de la Chine*, p. 27.

(39) *Ber khâky revân chud*. En effet, depuis Kalikut, notre voyageur n'ayant fait que louvoyer le long de la côte, il aborda à Mangalor pour se rendre à Bisnagor, qui est situé à trois cents lieues environ de la mer dans l'intérieur des terres.

(40) *But-Khâneh*.

(41) Le *djéryb* ou *bygah* est une mesure de terre qui contient trois mille six cents *guez* ou coudées en carré. La *guez* ou coudée a beaucoup varié. Je suis autorisé à croire qu'à l'époque de cette ambassade elle équivaloit à trente-deux doigts ; mais un siècle après, le grand-



moghol Akbar la fixa à quarante - un doigts. Elle se nomma alors *ilahy-guez*. Voyez *Ayeen Akberi or the institutes of the emperor Akber translated from the Persian*, tome I, pages 252, 253 et 254.

(42) Irem est le nom que les Orientaux donnent au paradis terrestre que Chédâd voulut former à l'imitation de celui du ciel. Il y réunit tous les genres de plaisirs, d'embellissemens et de jouissances imaginables; mais le jour même où ce monarque impie venoit de terminer cette sacrilège entreprise, et alloit en goûter les premières délices, une tempête effroyable détruisit de fond en comble le paradis d'Irem, la plupart des habitans furent exterminés; ceux qui survécurent, peuplèrent les villes de Hhamâ et de Hhemess, comme nous l'apprend A'bdou'l-Kérym. *Voyage à la Mekke*, pag. 151 et 152.

(43) Voyez sur cette ville la note 56, pag. 151 et 152.

(44) Ou *Kalberga*, comme l'écrit M. Ormes. « C'est le nom d'un fort et

» d'un serkâr ( d'un canton ) dépendant  
 » de Viziapour , qui contient deux cent  
 » quatre-vingt-huit villages. Il se nom-  
 » moit aussi serkâr de Hhaçan-Abâd. La  
 » forteresse de Kalberga est située dans  
 » une plaine , et environnée de bons  
 » fossés. Les Hindoux y avoient autre-  
 » fois un beau temple , que les Musul-  
 » mans ont détruit , et avec les ruines  
 » duquel ils ont élevé la plus belle mos-  
 » quée du Dekehan... ». On trouvera dans  
 les *Historical fragments* de M. Ormes ,  
 pag. 135 , 136 , 137 et 138 , dont nous  
 avons extrait ce qu'on vient de lire , une  
 intéressante note historique sur ce ser-  
 kâr : elle est traduite d'une description  
 du Dekehan , en langue persane. Quoi-  
 que M. Rennell n'ait pas fait mention  
 de Kelberkeh dans son *Memoir for a  
 map of Hindoostan* , on trouve cette  
 place sous le nom de *Colberga* , dans  
 sa carte de l'Inde , vers le 17° d. 50 min.  
 de latitude.

(45) Le texte porte très-lisiblement  
*Yelbâr* ; mais je ne doute point que ce  
 ne soit une faute de copiste , et qu'il ne  
 faille lire *Malybâr* , dont nous avons  
 fait Malabar.

(46) Le texte porte *yez dih lak lechker*, (onze *lak* de soldats). *Lak* est un nom de nombre indien, qui signifie cent mille.

(47) L'auteur a corrompu le mot indien *radjah*, qui signifie en effet *roi*, *monarque*.

(48) Ce sont des fables attribuées à Bidpay, à Lokman, à Esope, &c. et traduites dans la plupart des langues anciennes et modernes, sous différens titres. Les Anglais en ont découvert le prototype dans l'Inde. Il est intitulé *Hitopadès* de Vichnou Sarma. *Hitopadès* est un mot sanscrit composé, qui signifie *instruction utile*. Vichnou-Sarma est un brahmane, sur l'existence duquel on n'a pas de renseignemens; mais il paroît d'une haute antiquité. J'ai traduit un assez long fragment de cet ouvrage, lequel forme la première partie de mes *Contes indiens*, publiés en 1790, en un vol. in-18.

(49) *Eyvani Këivân ya'na sérâi râï*. *Këivân* indique en persan la planète de Saturne.

(50) Nous supprimons une longue digression bien empoulée, bien inintel-

ligible, sur l'origine, la beauté et l'usage de ces pierres.

(51) *Dester-khâneh.*

(52) Le texte porte *hhouz-hindy*; mais c'est visiblement une faute de copiste, qui a oublié de placer un point diacritique sous le *hhâ*, pour en faire un *djym*; et il faut lire *djewez-hindy*, muscade, littéralement *noix de l'Inde.*

(53) *Khodjah-séraï.*

(54) *Misqâl* est à la fois le nom d'un poids et d'une monnoie, dont la valeur a beaucoup varié. On l'évalue communément une dragme et demie.

Voyez différens détails sur les *misqâl* de la Mekke, de Syrie, &c. dans le *Traité des Monnoies musulmanes, traduit de l'arabe de Maqrizy*, avec des notes remplies de la plus vaste érudition orientale, par le cit. Silvestre Sacy, et dans les *Eclaircissemens sur le commerce de la mer Noire*, passim.

(55) C'est probablement de ce mot que les Indiens modernes ont fait leur *fanon*; ils en ont de différentes valeurs. On peut en voir l'énumération dans le



*Voyage de Sonnerat*, tom. I, p. 146, édition in-4°.

(56) J'espérois trouver quelques éclaircissemens sur ces objets dans différens ouvrages sur l'Inde, et particulièrement dans l'*Ayeen Akberi*; mais toutes mes recherches ont été vaines, ce qui n'est pourtant pas surprenant, d'après tous les changemens opérés dans l'Inde par les Musulmans. On se rappellera que le voyage d'A'bd-ouîrizâq est antérieur de près d'un siècle à leur incursion.

(57) *Fyalaûn téouâlyd kunend*. Différens naturalistes prétendent que l'éléphant en état de domesticité ne multiplie pas. Ce fait est ici formellement contredit. — On sait que le roi de Siam et d'autres souverains de l'Inde, nourrissent par curiosité des éléphans blancs.

(58) M. Thunberg décrit la manière dont se fait aujourd'hui la chasse aux éléphans. On trouvera dans mes notes sur le *Voyage* de ce savant, la description de la chasse aux éléphans par les souverains moghols de l'Inde. Je ne transcris pas ces détails, parce qu'ils sont un peu prolixes; et je ne les crois pas d'un intérêt bien général, ni même

attachant, quoiqu'ils m'aient été fournis par différens auteurs orientaux dont je puis garantir l'exactitude. On peut voir le tom. II du *Voyage de Thunberg*.

(59) Voyez *Thévenot* (le neveu), C. le Bruyn, &c.

(60) *Chahhneh*, vice-roi, préfet.

(61) Le mot persan *khirâbât*, désigne en général un mauvais lieu, une taverne, un endroit où l'on boit du vin, et un *lupanar*.

(62) Pour apprécier ces éloges à leur juste valeur, il suffit de jeter les yeux sur les peintures que nos voyageurs nous ont rapportées. On en trouve des copies assez fidelles dans les exemplaires enluminés du *Voyage de Sonnerat*. Le grand-moghol Akbar entretenoit dans son palais un certain nombre de peintres en miniature (le seul genre connu des Orientaux), qui faisoient des portraits et des vignettes pour les manuscrits indiens et persans. L'auteur de l'*Ayeen-Akbéri* cite le *Qisseh Hemzeh*, ouvrage historique en persan, formant 12 volumes, orné de 1400 vignettes. La Bibliothèque nationale possède un assez

bon nombre de manuscrits persans également ornés de vignettes.

(63) C'est ainsi que je rends le mot *ousçâq*, qui me paroît une corruption des mots tataro-turks *outâq*, ou *outagh*, *outagueh* en moghol, lesquels désignent une tente. M. Richardson, dans son *Arabic, persian and english Diction.* p. 2035, le traduit par *house*, maison, mais sans donner de détails sur son origine; ce qui m'a déterminé à présenter mes conjectures. Les étymologistes trouveront peut-être quelque analogie entre les mots *ousçâq* et *house*, qui ont à-peu-près la même signification.

(64) C'est ainsi que je rends le mot *theqouz*, qui ne se trouve dans aucun Dictionnaire. *Kimkhâ* est l'étoffe de soie que nous nommons *dâmas*.

(65) *Man*. Notre auteur n'ayant pas jugé à propos de désigner le *man* dont il parle, il nous est impossible d'en fixer l'évaluation. On en compte plus de dix espèces, tant en Perse que dans l'Inde. Si c'est celui du marché, le *man bâzâr* dont il s'agit pèse environ sept livres et demie.

(66) On pourroit lire *roupie*, en faisant une légère transposition. Il est en outre difficile de distinguer dans ce manuscrit le *dâl* du *oudon*; je m'en rapporte aux personnes qui consulteront le texte.

(67) Le bétel est une feuille aromatique et chaude, qui croît sur une tige rampante, laquelle s'accroche et grimpe autour du tronc d'arbres très-élevés, dont on fait des plantations symétriques exprès pour favoriser la crue du bétel. Les Hindoux mêlent cette feuille avec de la noix d'arek et de la chaux d'écaille de poisson; ils sucent ce mélange, et en expriment un jus rouge qu'ils crachent.

La noix d'arek vient sur un gros arbre de haute tige, dont les naturels font des mâts et des vergues pour leurs petites embarcations. Cette noix n'a pas de coquille, et quand on l'a dépouillée de sa peau, et fait sécher, elle ressemble à une noix muscade.

Il se fait une prodigieuse consommation de bétel dans toute l'Inde; car les personnes des deux sexes et de tous les rangs sont continuellement occupées à



en mâcher. On en présente aux personnes qui viennent vous rendre visite. Ce sont de petites boulettes composées d'un morceau de noix d'arek, roulé dans de la chaux d'écaille de poisson, et enveloppé de deux ou trois feuilles de bétel : on y ajoute quelquefois du *cardantium* ou clou de gérofle. *Sketches relating to the history, &c. of the Hindoos*, tom. II, p. 108.

(68) Pag. 200 et suiv. du manuscrit.

(69) Notre auteur a un peu altéré ces mots indiens ; il faut lire *maha nandi* ( grande joie ). *Nandi*, en langue sanscrite, désigne à la fois la joie, et la déesse qui y préside. J'observerai cependant qu'il n'y a point de *pourroup*, c'est-à-dire de fête indienne ainsi nommée. C'est probablement le *Drougah poujah* ( ou adoration de Drougah ) qu'il veut ici désigner. Cette fête, qui tombe le 7 de la lune de septembre, ne dure que deux jours, suivant M. Holwell, qui dit que c'est la grande fête générale des Gentoux ; ce qui s'accorde parfaitement avec le nom sous lequel A'bd-ou-l-rizâq l'aura entendu désigner par quelques-uns d'entre eux, quoique ce ne soit ..

pas celui qu'elle porte dans leur rituel. *Drougah* est la déesse de la *vertu*, comme son nom l'indique : on la nomme aussi *Bouany*, persévérance. — Dieu ayant établi *Endir* (la bonté) et ses descendants, souverains du monde, *Moïsasour* (le mal) s'y opposa, et se mit à la tête d'un parti contre *Endir* (la bonté), qui fut obligée de s'enfuir, et d'abandonner le monde à son adversaire. Cependant elle ne cessa de réclamer l'intercession des trois premiers êtres (*Birmah*, *Vichnou* et *Sib*) auprès de l'Eternel, et de s'opposer aux ravages de *Moïsasour* (le mal). L'Eternel leur promit de faire descendre *Bouany-Drougah* sur la terre, de lui accorder la victoire sur son adversaire, et de lui rendre le gouvernement du monde ; ce que les Hindoux attendent. Telle est l'origine de cette fête.

(70) Le 7 de la lune de septembre, comme on vient de le voir précédemment. Nous observerons, à l'appui de cette note, que le mois de redjeb correspondoit à celui de septembre 1446; ce qui ne doit laisser aucun doute sur la justesse de notre conjecture.

(71) Si l'on doutoit de la véracité de notre voyageur, et si on le soupçonnoit d'avoir exagéré l'adresse des éléphants, nous pourrions joindre à son témoignage ceux de Pline. *Hist. natur.* lib. VIII, de Sénèque, dans sa 85<sup>e</sup> épître, de Suetone, dans la vie de Galba, de Vopiscus, dans celle de Carin, de Dion, dans celle de Néron. Tous ces auteurs citent des tours d'adresse non moins surprenans que ceux rapportés par A'bd-oulrizâq. Plusieurs d'entre eux attestent même avoir vu des éléphants se battre comme des gladiateurs, prendre place dans des banquets, et danser sur la corde. Ce dernier tour d'adresse leur valut même des anciens l'épithète de *funambuli*. Busbeque et d'autres voyageurs dignes de foi, ont vu des éléphants qui ne le cédoient en rien à ceux dont on vient de parler.

(72) *Miwhâi khâsseh*. Le mot *khâsseh* indique ce qui est particulier, qui appartient spécialement au souverain.

(73) *Fyrouz-Châh*. Il y a eu trois souverains de ce nom dans l'Hindoustân; c'est du troisième qu'il s'agit ici. Fyrouz III monta sur le trône de Dehly,

en 752 de l'hégire (1351), et mourut en 790 (1383), à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Les historiens indiens le vantent comme un prince doué d'excellentes qualités, et qui a laissé beaucoup de traces de sa magnificence dans ses états. Le *Féthahh-Khân* dont il est ici fait mention, est probablement le même que le Moez-éddyn-Aboûl-Fétahh sulthân Mohhammed-Châh, de Férictah, dans l'*History of Hindoostan translated from the persian by Dow*, tom. II, pag. 25 et suiv. Mais il faudroit entrer dans une assez longue discussion, pour résoudre une incohérence de dates qui se trouve ici. L'Aboûl-Fétahh dont ils s'agit, monta sur le trône en 824 de l'hégire (1421), et mourut en 857 (1433), c'est-à-dire une dizaine d'années avant l'arrivée d'A'bd-oûlrizâq aux Indes.

(74) *O'mân* est une contrée située sur les bords de la mer d'Yémen, à l'orient de Hhadjar; elle renferme plusieurs grandes villes. La mer voisine se nomme mer d'O'mân, long. 84 deg. 5 min. latit. 14 deg. 20 min.

(75) Place voisine de Thous, en Kho-raçân. Voyez la note, pag. 70 et suiv. *Voyage d'A'bdou'l-Kérym.*



(77) *Fâli imâm* Ssâdiq.

(78) Le 20 avril 1444 , c'est-à-dire cinquante-quatre ans avant l'arrivée des Portugais, sous la conduite de Vasco de Gama, en 1498, et quatre-vingts ans avant la conquête de l'Hindoustân par les Musulmans moghols, sous la conduite de Babour, arrière-petit-fils de Tymour (*Tamerlan*), en 1524 de l'ère vulgaire.

FIN DES NOTES.



VOYAGE  
DU  
BENGAL A CHYRAZ,  
EN 1787 ET 1788;

Suivi d'une Notice historique sur la Perse  
depuis la mort de Nâdir-Châh, plus  
connu sous le nom de Tahmâs-Qouly-  
Khân.

PAR WILLIAM FRANKLIN,

*Enseigne au service de la Compagnie des Indes  
orientales dans le Bengal, nouvellement arrivé  
de la Perse.*

TRADUIT DE L'ANGLAIS.







---

---

PRÉFACE  
DE L'AUTEUR.

---

ÉTANT officier surnuméraire dans notre établissement du Bengal, je voulus employer le loisir et la liberté dont je jouissois, à me perfectionner dans la langue des Persans, et à connoître l'histoire, les mœurs et les usages de cette nation: j'obtins donc un congé pour faire le voyage dont on va lire la relation.

Un séjour de huit mois à Chyrâz, une grande familiarité avec

les naturels, une tendre intimité avec ceux qui me reçurent et me gardèrent sous leur toit hospitalier pendant tout le tems que je demeurai dans cette ville, m'a donné les moyens de recueillir des notions exactes et dignes de piquer la curiosité du lecteur. Quoique cette nation et le beau pays qu'elle habite aient déjà été amplement décrits par différens voyageurs européens, peut-être trouverai-je encore le moyen d'intéresser par des détails minutieux, mais qui leur ont échappé.

Mes idées sur les célèbres

ruines de Persépolis, m'ont été inspirées par la vue de ces ruines (1).

La dernière partie de cet ouvrage ne sera pas sans doute regardée comme la moins intéressante, puisqu'elle remplit une lacune considérable dans l'histoire de Perse, personne jus-

---

(1) Quoique nous ayons cru devoir supprimer la description qu'il donne de ces ruines, et la remplacer par des notices tirées d'auteurs orientaux inédits, nous avons conservé les idées, et les conjectures de notre voyageur sur ces mêmes ruines, avec d'autant plus de raison que nous ne sommes pas fort éloignés de les adopter. On conviendra au moins qu'elles sont très-ingénieuses. (L-s.)

exxiv P R É F A C E , &c.

qu'à présent ne s'étant occupé de nous transmettre la révolution de Bassorah, et les événemens tragiques dont la Perse a été le théâtre depuis la mort de Nâdir-Châh (1).

WILLIAM FRANKLIN.

---

(1) Pour rendre cette notice plus complète, nous y avons ajouté des notes et des éclaircissemens tirés des lettres des missionnaires, et des relations de différens voyageurs. (L-s.)



---

## E X P L I C A T I O N

De la vue de Chyrâz, prise du  
tombeau de Hhâdjy-Hhâfiz.

---

1. Le groupe de maisons situé sous le premier oiseau, à la gauche du spectateur, est *Kérym-âbâd*, village bâti par le wakyl Kérym khân. Voyez en outre la description de Chyrâz, page 58. et suivantes de ce volume.

2. La tour qui se trouve à l'extrémité de la ville, près du village de *Kérym-âbâd*, est qui est surmontée d'une coupole, est le *Khâtoun-Djame'è*, la mosquée de la sulthâne. M. Nieburk observe que, du tems de Corneille-le-Bruyn (c'est-à-dire en 1704), cette mosquée étoit, comme aujourd'hui, hors de l'enceinte des murailles; ce qui prouve que la ville ne s'est pas étendue du côté du

midi. *Voyage en Arabie*, &c. tom. II, pag. 138.

Voilà les deux seules mosquées un peu considérables restées sur pied et en état, depuis les nombreuses dévastations auxquelles la Perse et cette ville ont été exposées. Elles n'ont pas de minâreh, parce que ces tourelles ne sont d'aucun usage en Perse. Le *muezzyn* ou crieur sacré se place devant ou dessus la mosquée, pour appeler les fidèles à la prière.

3. Le bâtiment voisin, plat et carré; avec des fenêtrés, situé sous le second oiseau, est le magasin à poudre.

4. La grande tour surmontée d'un dôme, et située sous le troisième oiseau, est la mosquée de *Séid el-Hhocéin*.

5. Le bâtiment plat, avec cinq fenêtrés hautes, situé perpendiculairement sous le quatrième oiseau, est un *medrès*, ou collège.

6. La cinquième coupole, située sous le cinquième oiseau, est *Châhi-Tchérâgh*,

et non pas *Châhi-Chera*, comme écrit M. Nieburh. Voyez p. 86 de ce volume.

7. Le gros bâtiment carré, flanqué d'une tourelle, surmonté d'une coupole, et situé en-deçà de la rivière, est le tombeau de *Châh-Myrzâ-Hhamzah*.

8. La porte de la ville, à droite du spectateur, en face de ce tombeau, est la porte d'*Tsspahân*.

9. Celle à la gauche, vers laquelle un chemin vient aussi aboutir, se nomme *Derwâzeh Sa'ady*, ou la porte de Sa'ady. Elle conduit au tombeau de ce poète célèbre.

---

*Description du tombeau de Hhâfiz (1).*

Ce poète repose dans le faubourg de Mosselly, communément nommé Mossella, qu'il a si souvent célébré dans ses odes et ses chansons. Le monument

---

(1) Tirée des *Amœnitates exoticæ* de Kämpfer, *fasciculus secundus*, pag. 369, 370 et 371.

cx xvij E X P L I C A T I O N

qui lui est consacré , a été élevé à ses propres frais , et n'est pas le produit des aumônes et des contributions volontaires de quelques particuliers. Cette espèce de cimetière privé forme une enceinte carrée assez spacieuse , et ombragée par quelques peupliers. Deux lions placés à côté de la porte , en ornent l'entrée. La muraille est en briques , soigneusement construite , et surmontée des cyprès du jardin qui environne le monument. Ces arbres forment une enceinte supérieure parfaitement convenable à la mélancolie du lieu. Dans l'intérieur sont dispersées différentes pierres sépulcrales et tombes plus ou moins considérables de pieux musulmans qui ont désiré de reposer auprès de Hhâfiz. On y trouve aussi une citerne pour les ablutions ; elle reçoit son eau par un petit conduit souterrain. On entre par un jardin qui a été légué à cette sépulture , et le gardien vient vous recevoir à la porte ; il vous conduit aussi-tôt dans l'enceinte même du tombeau. C'est un carré-for-



mé par une petite barrière grillée, lequel renferme, outre la tombe du poète, celles de trois autres personnes, placées fort près les unes des autres dans l'ordre suivant, savoir : celle d'un myrzâ ou prince du sang, ensuite celle de Hhâfiz, et enfin celles de deux théologiens ses disciples, nommés Aly-Chyrâzy et Sahhed-Dekeh. Ces quatre tombes ont toutes la même forme ; elles sont de pierres de taille usées et non polies, de la grandeur convenable à un sarcophage. A chaque extrémité est une pierre haute de six pieds, et placée debout. Les deux côtés en sont entièrement couverts de passages du qoran, sculptés en caractères noirs. La surface extérieure de la pierre dressée au pied de chaque sépulture contient les éloges des morts dans des distiques élégans, ingénieux, mais quelquefois emphatiques. Je me bornerai à donner ci-après l'épitaphe de Hhâfiz, à laquelle la traduction enlève absolument toute sa grace : elle a même besoin d'un petit commentaire,

Un docteur ( mollâ ) ou un étudiant en théologie, assis dans l'enfoncement d'un kiosk , récite des passages du qorân pour les défunts ; deux autres , placés sur une estrade découverte ou dans un cabinet voisin , continuent cette lecture chacun à son tour.

*Epoque de la mort du khodjah Hhâfiz. La lampe des amis de la science intérieure , khodjah Hhâfiz fut une bougie brillante de la lumière divine. Comme il a trouvé le terme de sa carrière dans le territoire de Mosselly, cherchez l'époque de sa mort dans ce même territoire de Mosselly.*

L'auteur vous donne ici une espèce d'énigme , dont il n'y a que les personnes versées dans les langues orientales qui trouvent le mot. Dans la plupart de ces langues , les lettres ont une valeur numérique. Celles qui composent les mots persans *Khâki-Mosselly* (1) ,

---

(1) J'observerai qu'il s'agit ici d'un faubourg ou plutôt d'une espèce de banlieue de

forment 791. C'est, en effet, l'année de l'hégire (1), dans laquelle Hhâfiz a cessé de vivre. Les Orientaux souvent se donnent beaucoup de peines pour caractériser un événement, ou pour exprimer leur opinion avec des lettres d'une valeur numérique qui en indique la date.

---

Chyrâz, nommé proprement Mousselly; mais que le peuple prononce Mossella, comme M. Franklin l'écrit, pag. 203 de ce volume. On voit donc que ma note est relative à l'orthographe qu'il a suivie dans le fragment persan imprimé en caractères originaux, et à la traduction qu'il en donne.

(1) Correspondante à 1340 de l'ère vulgaire





---

# VOYAGE

D U

BENGAL A CHYRAZ.

---

## CHAPITRE PREMIER.

Départ de l'auteur. — Son arrivée à la  
pointe de Galle. — Description de  
cette partie de l'île de Ceylan.

LE 27 février 1786, je m'embar-  
quai sur l'*Yarmouth* pour Bombay,  
après avoir obtenu du conseil un con-  
gé de trois ans pour visiter la Perse.

Le 7 mars, nous renvoyâmes  
le pilote; le 22, nous attérimes:  
toute la journée du 23 fut presque

calme ; nous mouillâmes à six heures du soir. Le 24 , nous mîmes à la voile dès la pointe du jour ; à sept heures , nous aperçûmes le pavillon de la pointe de Galle , et à midi nous abordâmes.

La pointe de Galle est un petit fort situé à l'extrémité sud-est de l'île de Ceylan , appartenant à la compagnie hollandaise des Indes orientales. Il y a un commandant et une petite garnison. Le commandant reçoit des ordres du gouverneur de Colombo , principale résidence de la même île. Les habitans , excepté les hollandais , sont un mélange de Malabars et de Portugais ; ceux-ci sur-tout sont en grand nombre , et forment la dernière classe du peuple. On y trouve une assez bonne auberge ; à la vérité c'est la

seule , mais on y vit à bon marché. Cette place ne fait de commerce que pour le compte de la compagnie hollandaise. On trouve dans l'île de Ceylan des topazes , des améthystes , et d'autres pierres précieuses que l'on vient vendre ici : mais il est dangereux de les acheter toutes montées , si l'on ne se connoît parfaitement en pierreries ; car ceux qui vous les vendent sont très-adroits à faire des pierres fausses , qui imitent les vraies , au point de s'y tromper : ils savent même les colorer dans toute l'épaisseur.

La pointe de Galle ne produit aucune espèce d'épice , ni noix de muscade , ni aucune des raretés qui rendent cette île célèbre. En abordant même nous n'aperçûmes point ces bosquets parfumés ,

qui, selon les voyageurs, exhalent l'odeur de la muscade, et des différentes épices qu'on trouve ici en si grande abondance. Le havre est circulaire, et parsemé à l'entrée de plusieurs rochers à fleur d'eau; ce qui le rend très-dangereux pour les navires étrangers qui s'y engagent sans un pilote côtier. Les vagues viennent avec une fureur étonnante se briser contre les fortifications. Le long du port et dans les environs, sont dispersées les maisons des habitans, ce qui offre une perspective charmante: on s'y rend par un chemin percé à travers un bois de cocotiers, qui procure une ombre agréable. Ce site est cependant très-mal-sain; car les hautes montagnes au pied desquelles sont bâties ces maisons, exhalent matin et soir des



vapeurs nuisibles pour la santé: les habitans en ressentent l'influence; la plupart sont malades, et sur-tout les Européens. Je remarquai pendant le peu d'heures que nous passâmes sur la côte, plusieurs personnes dont les jambes étoient extraordinairement enflées; les naturels attribuent ce mal à la mauvaise qualité de l'eau, et aux vapeurs qui s'exhalent des montagnes adjacentes. On m'a dit que les habitans de Malacca sont sujets à la même incommodité; ils l'attribuent à la même cause.

Le poisson est très-abondant à la pointe de Galle; mais il est difficile de s'y procurer de la volaille. Les principaux fruits sont les plantains, les pommes de pin, les noix puppets, et celles de coco sur-tout

..

sont en grande quantité et très-bonnes. Le pain y est passable, mais le beurre détestable. Il en est de même dans tous les établissemens hollandais et autres, excepté chez les Français et les Anglais. Nous passâmes la nuit sur la côte, et ne trouvant pas à vendre la moindre partie de la cargaison, nous remontâmes à bord le lendemain, et remîmes aussi-tôt à la voile.

## C H A P I T R E I I.

Route depuis la pointe de Calle jusqu'à Goa, par Anjengo, Cotchin et Telli-tchéry. — Description de ces villes, précédée d'observations sur les Juifs et sur le poivrier.

LE 29, nous vîmes la terre un peu à l'est du cap Comorin, et, le 31, nous allâmes mouiller sur la route d'Anjengo, où nous trouvâmes un vaisseau de la compagnie, le *duc de Montrose*, qui venoit prendre une charge de poivre. Le 1<sup>er</sup> avril, nous abordâmes à la pointe du jour, et le soir nous revînmes coucher à bord.

Anjengo est un petit fort, et le premier établissement anglais que

l'on trouve sur la côte de Malabar, en partant du cap Comorin. Les habitans sont des Malabars et des Portugais mélangés. On dit que c'est une des premières places de l'Inde pour la correspondance, et elle nous a été utile pour cet objet dans la guerre dernière; elle l'auroit encore été davantage, si nous eussions obtenu un passage en Europe par l'isthme de Suez. D'autres voyageurs ont rendu compte de toutes les peines que nous nous sommes données pour faire ouvrir ce passage, et des avanies que nous avons éprouvées de la part du gouvernement de Suez et du Caire (1). On a établi depuis peu à Anjengo une

---

(1) Voyez les Voyages de *Capper*, d'*Irwin*, de *Rooke* et d'*Houëll*. (L-s.)



poste pour différentes parties de l'Inde.

Le 2 avril, nous mîmes à la voile ; le 6, nous apperçûmes un vaisseau dans le port de Cotchin, d'où nous fûmes constamment repoussés par l'une des plus fortes bourasques que j'aie jamais éprouvée ; elle dura trente-six heures sans interruption : la mer s'élevoit en hautes montagnes. Heureusement que le vaisseau ne fut pas endommagé ; il ne perdit que sa grande vergue, qui se rompit en deux.

Le 8, nous découvrîmes par nos observations que nous étions au nord de notre port. Le 9, nous mouillâmes dans la rade de Cotchin, et aussi-tôt nous nous rendîmes à terre.

Cotchin, grand établissement ap-

partenant à la compagnie hollandaise , est très-peuplée , et fait un commerce considérable. Les habitans sont un mélange de différentes nations orientales, Malabars, Arméniens, Persans, Arabes, Juifs, Indiens et Portugais naturels. Les Juifs occupent tout un village situé au couchant de la ville ; ils vivent séparés du reste des habitans. J'entrai dans plusieurs de leurs maisons, et ne pus m'empêcher de remarquer dans leur figure des traits différens de ceux de tous les autres hommes. Tous les Juifs ont entr'eux une ressemblance qu'on peut nommer *air de famille* ; ils le conservent d'autant plus aisément, qu'ils n'épousent que des femmes de leur religion. J'ai entendu dire qu'on trouvoit parmi tous les Juifs de l'Europe,

cette ressemblance qui les distingue autant que leurs pratiques religieuses, et dépose même en faveur de leur originalité. Ils ont ici une bonne synagogue, et y jouissent de plus de liberté qu'en aucun autre lieu de l'Orient. Le rajah de Cotchin réside dans cette ville; c'est un Gentou qui n'a qu'une existence peu importante: d'un côté, il est resserré par Tippou, de l'autre, par les Hollan-  
dais, qui ne lui ont presque rien laissé.

Cotchin étoit autrefois une place très-célèbre, et même un des principaux comptoirs portugais, après que *Vasco de Gama* eut découvert la route aux Indes orientales par le cap de Bonne-Espérance. Les habitans n'ont presque rien conservé des grandes richesses et du pouvoir

dont ils jouissoient anciennement. Une révolution de trois cents ans les a réduits au-dessous de la médiocrité. Le château est considérable et bien fortifié du côté de la terre ; il ne l'est pas aussi bien du côté de la mer, et n'en a pas besoin, par le moyen d'une barre très-dangereuse qui ne permet pas aux vaisseaux de s'approcher de plus de trois ou quatre milles de la côte. La garnison est composée de quelques troupes de ligne hollandaises et de milice du pays ; il y eut aussi pendant la guerre un détachement de régiment français. On peut s'y procurer en abondance des provisions de toute espèce.

Le 10 avril, nous mîmes à la voile ; le 15, nous mouillâmes dans la rade de Tellitchéry ; et le 16,



d'après l'honnête invitation de mon ancien camarade de collège et ami, M. *Ince*, je descendis à terre, et passai très-agréablement plusieurs jours avec lui.

Parmi les différens ouvrages disposés dans l'intérieur et aux environs de Tellitchéry, je remarquai les fortifications, ou plutôt les lignes régulières tracées autour de la ville pour la défendre contre le nabâb *Hhayder-A'ly khân* (1). Ces lignes, extraordinairement fortes, embrassent un espace d'environ trois milles et demi de circonférence, et sont bien protégées par des batteries et des redoutes; une rivière coule parallèlement avec l'angle occidental, s'engage ensuite dans les montagnes.

---

(1) Père de *Tippou*.

C'est-là que les troupes anglaises soutinrent un vigoureux siège de plusieurs années contre l'armée de Hhayder - A'ly , commandée par Ssadyq khân. A l'arrivée du major Abingdon, qui amenoit un renfort de Bombay, la garnison fit une sortie brave et heureuse; l'ennemi fut défait et obligé de lever le siège, après avoir perdu beaucoup de monde, de chevaux, de tentes et d'éléphants. Le général indien, dangereusement blessé, fut fait prisonnier, et mourut peu de jours après sa défaite à Tellitchéry : l'on assure que s'il eût vécu et qu'il fût retourné vers son maître, sa disgrâce étoit certaine; car Hhayder comptoit sur la réduction de cette place. Ce général a été enterré non loin du fort; on lui a élevé un tombeau où

brûlent continuellement plusieurs lampes : beaucoup de Musulmans viennent rendre leur devoir au défunt (1).

Ces lignes sont dégradées dans plusieurs endroits ; car depuis ce siège on a négligé de les réparer, et je crois que, vu leur étendue, il faudroit employer un corps de troupe considérable pour les défendre. On s'en occupe maintenant ; car le gouvernement ne peut se dissimuler l'importance de cette place. Dans nos guerres avec le successeur de Hhayder , il lui suffiroit d'en être le maître pour pouvoir nuire à tous

---

(1) Cet officier ayant péri dans une guerre contre les infidèles , doit être regardé comme un martyr parmi les Musulmans. ( L-s. )

nos établissemens sur la côte de Malabar.

La garnison de Tellitchéry, pendant la paix, consiste ordinairement en un bataillon de cipays, une compagnie d'artilleurs, et quelquefois une compagnie d'infanterie européenne; on peut en outre y lever une milice de trois mille hommes. Les environs en sont pittoresques, par la variété des montagnes et des vallées. Le territoire anglais a pour limite l'autre côté de la rivière; à une très-petite distance, est une bonne forteresse appartenante à Hhayder-A'ly. Si les lignes dont nous avons parlé étoient forcées, la place ne tiendrait pas long-tems; car son fort même n'offre aucune espèce de défense. Ceux qui résident dans cette ville, la regardent comme l'une des



plus saines de l'Inde; il est rare d'y voir mourir des Européens, et les convalescens viennent s'y rétablir: la mer y procure de bonnes huîtres, et on y trouve abondamment des provisions de toute espèce.

Je remarquai dans le jardin de la compagnie, un cep de poivrier qui croît d'une manière singulière, et qui ressemble un peu à la vigne. Quand le poivre est bon à cueillir, il paroît en petits bouquets, et il est un peu plus gros qu'un petit pois; celui que l'on destine pour la cargaison des vaisseaux de la compagnie vient d'assez loin. Tellitchéry produit aussi du café.

Le 28 au soir, nous mîmes à la voile, et le 29, nous mouillâmes dans la rade de Goa, sous le fort d'Alguarda.

Goa est une grande ville, autrefois très-peuplée, capitale des établissemens portugais au-delà du cap de Bonne-Espérance. Un capitaine général, envoyé de Portugal, y fait sa résidence et y mène un grand train. La ville est située sur les bords d'une rivière du même nom, environ à douze milles de l'entrée du havre. On jouit sur cette rivière d'une perspective vraiment délicieuse; ses bords sont ornés d'églises, de maisons de campagne des Portugais, dispersées dans des bosquets et dans des vallées. La rivière a plusieurs embouchures agréables, selon les vents qui soufflent; ses rives sont basses; mais les montagnes situées par-derrière, s'élevant à une hauteur immense, ajoutent à la grandeur du spectacle, et con-

tribuent insiniment à embellir la perspective. La ville de Goa est ornée de plusieurs églises magnifiquement décorées, avec quelques beaux couvens. L'église de *saint Augustin*, d'une architecture noble, renferme de belles peintures; elle est bâtie sur la cime d'une montagne, d'où l'on découvre la ville et la campagne. On a toujours remarqué avec raison que les Portugais s'attachent à choisir des situations agréables pour leurs églises et leurs couvens; j'ai fait la même observation au Brésil, et les habitans de Goa ne l'ont pas démentie; car tous leurs édifices publics sont bien situés. — Mais pour revenir à l'église dont nous parlions, le vaisseau en est spacieux; le maître-autel bien fini, et d'un genre très-élégant, le

chœur, d'une architecture gothique, et conséquemment ancien. Deux couvens tiennent à cette église; l'un renferme des moines de l'ordre de saint Augustin; plusieurs pères de cet ordre ont obtenu la barette, et même la tiare, comme on le voit par leurs portraits suspendus dans une chapelle assez jolie, dédiée à saint Augustin, patron de l'ordre: l'autre monastère est habité par des filles cloîtrées et voilées, qui ont renoncé au monde; ce sont sur-tout les filles et les nièces des Portugais de Goa; elles donnent ordinairement une certaine somme pour leur dot en entrant dans ce couvent. Un peu plus bas, sur le penchant de la montagne, on voit une autre église dédiée au *bon Jésus*, qui renferme la chapelle et le



tombeau de *saint François-Xavier*. Cette chapelle est d'une grande magnificence, et le tombeau du saint apôtre des Indes, en marbre noir, a été apporté exprès de Lisbonne. Aux quatre coins, on a sculpté en bas-reliefs élégans les principales actions de sa vie. L'artiste s'est attaché sur-tout à le représenter, convertissant différentes nations à la foi catholique : les figures sont de grandeur naturelle et très-bien exécutées. Ce monument se termine en pyramide ; le sommet est surmonté d'une couronne de mère - perles : d'excellentes peintures de maîtres italiens, ornent les murs de cette chapelle, et représentent des sujets tirés de la Bible. Cette tombe et la chapelle qui la renferme, doivent avoir coûté des sommes immenses :

les Portugais les regardent , avec raison , comme la plus grande curiosité de leur ville. Dans la vallée, on a bâti un couvent de demoiselles non voilées , qui peuvent même se marier ; les unes ont de petites dots , d'autres n'en ont pas du tout. Voici de quelle manière on demande et on obtient en mariage une de ces demoiselles.

Un jeune homme , après avoir souvent regardé à travers la grille , et choisi celle à laquelle il veut adresser ses hommages , commence par troquer de bague avec elle ; ensuite on lui permet de venir la voir dans l'intérieur du couvent , en prenant une des matrones pour témoin de leur entretien. S'il persiste dans ses intentions , on l'oblige de faire une promesse solennelle de

mariage , en présence de l'archevêque qui les marie. Mais j'oubliois de remarquer qu'avant tout on exige qu'il professe la religion catholique ; autrement il n'est pas reçu. Je vis à la grille trois jeunes demoiselles véritablement belles , et je ne pus m'empêcher de réfléchir sur leur triste situation. Renfermées dans un misérable couvent , privées de la société dont elles feroient les charmes , il faut qu'elles consomment leur jeunesse dans le célibat , à moins qu'un heureux hasard ne leur procure un époux. Pour peu qu'elles soient susceptibles de quelques réflexions , elles doivent se regarder comme bien malheureuses.

Le capitaine général de Goa est en outre commandant en chef de toutes les forces des Portugais dans

les Indes orientales. Ils ont deux régimens d'infanterie européenne, trois légions de cipays, trois escadrons de cavalerie légère de naturels, et une milice; en tout, environ cinq mille hommes. La ville est maintenant sur son déclin, et peu considérée des princes voisins. L'intolérance et la superstition des habitans, autrefois assez nombreux, est telle qu'ils se trouvent dans ce moment réduits à quelques villages mal peuplés. La plupart ont été baptisés; car ils ne permettent ni aux Musulmans, ni aux Gentoux de demeurer dans l'enceinte de leurs murailles: ce petit nombre d'habitans ne peut suffire à l'agriculture ni aux manufactures du pays. La cour de Lisbonne est obligée d'envoyer tous les ans des sommes con-



sidérables pour les dépenses du gouvernement. Cet argent est ordinairement la proie des moines et des soldats : si l'on ne prend pas de meilleures mesures , Goa s'anéantira d'ici à quelques années. Quoiqu'il soit indubitable que la décadence de ce gouvernement provient de l'oppression et de la bigoterie des prêtres , et de l'expulsion des hommes utiles , la cour de Portugal ne se décidera jamais aux changemens nécessaires : cependant elle a sans cesse sous les yeux l'état florissant des établissemens anglais et autres , qu'on peut certainement attribuer à la tolérance religieuse adoptée par ces nations.

Le nabâb *Tippou* se disposoit dernièrement à attaquer les Portugais ;

mais il fut tout-à-coup détourné par les Mahrattes. Néanmoins ceux-là craignent de le voir revenir à la charge; et il n'y a point de doute que la ville ne soit bientôt forcée : les glorieux tems d'*Albuquerque* ne sont plus. La puissance et les richesses ont échappé depuis long-tems des mains des hardis navigateurs qui découvrirent les Indes orientales. Il y avoit autrefois une inquisition dans cette ville; mais elle est abolie : le bâtiment existe encore; son extérieur noir est un emblème des atrocités qui se commettoient dans l'intérieur des murailles.

On peut se procurer à Goa d'excellentes provisions et en abondance. Le capitaine général, qui a une grande représentation, est un homme

bien élevé, très-curieux de la société des Anglais, qu'il reçoit avec une noble hospitalité.

### CHAPITRE III.

Départ de Goa. — Arrivée à Bombay.  
 — Situation et commerce de cette île. — Des Parsys, de leurs livres et de leur écriture. — Poisson que l'auteur suppose être le *Murex* des anciens. — Forces que la compagnie entretient à Bombay. — Digue de l'île de Bombay.

LE 24, nous quittâmes cette ville, et mîmes à la voile; le 13 mai, nous découvrîmes le fanal de Bombay, environ vers les neuf heures du matin.

L'île de Bombay appartient à la

compagnie anglaise des Indes orientales ; elle est située sur la côte de Conkan, latitude-nord 19 degrés, et longitude 72,38 minutes. Elle fit partie de la dot de l'infante de Portugal, qui épousa *Charles II.* Le port est assez vaste pour recevoir et mettre en sûreté trois cents voiles ; il y a aussi un très-beau bassin, où les vaisseaux de sa majesté britannique, ainsi que d'autres, sont réparés, radoubés et complètement équipés. On y construit même toutes sortes de navires, et les ouvriers, qui sont très-ingénieux et très-adroits, ne le cèdent pas à nos meilleurs charpentiers d'Angleterre.

Cette île est très-belle et très-peuplée, eu égard à sa situation : il vient s'y établir des marchands de différentes parties du Dékan, du Ma-



labar, de la côte de Coromandel et du Gouzarate. Parmi ceux de cette dernière contrée, on trouve beaucoup de Parsys, reste des anciens Guèbres ou adorateurs du feu (1). La plupart des marchands et des valets du pays professent cette religion; ils sont très-riches, et entreprennent toutes les espèces de négoce. Leur religion, d'après les renseignemens que j'ai pu obtenir, est très-corrompue: ils reconnoissent avoir adopté différens rites Hindoux, probablement par complaisance envers les naturels, et afin de se concilier

---

(1) Ce sont les descendans des anciens naturels de la Perse, qui, à l'époque de l'invasion des Musulmans, aimèrent mieux abandonner leur patrie que leur religion. Ils se réfugièrent dans l'Inde, où ils conservent les mœurs, les usages et les superstitions de leurs pères. (L-s.)

leur bienveillance. On prétend aussi trouver une certaine analogie entre la religion des Hindoux et celle des Parsys. Il semble que leur livre sacré , le *zend-avesta* ( 1 ) , qui passe pour avoir été écrit par leur fameux prophète *Zéradocht* ( que nous nommons *Zoroastre* ) , n'est qu'une contre-façon de quelques siècles ; en outre , ce qui doit en affoiblir considérablement l'authenticité à nos yeux , c'est que , suivant les historiens persans , ce prophète vivoit il y a plus de trois mille ans ; et il est incontestable que tous les livres qui existoient lorsque les Grecs conquièrent cette contrée , furent soigneusement ramassés et

---

(1) Le savant Anquetil a publié en français une traduction de ce livre apocryphe comme tant d'autres de cette espèce. ( L.-s. )

brûlés par un ordre exprès d'*Alexandre-le-Grand*. Ce qui put échapper aux recherches de ce conquérant trop célèbre, les Sarrazins le détruisirent dans leur incursion. Alors s'introduisit dans cette contrée la religion musulmane : ainsi celle des Guèbres et leur langage, éprouvèrent un changement total. Il n'en resta même aucune trace, comme il est aisé de s'en convaincre par les efforts inutiles qu'on a faits jusqu'à présent pour déchiffrer les inscriptions des murailles de Persépolis. On peut donc en conclure que tout ce que l'on nous donne pour l'ancien caractère et l'ancienne langue de ce peuple fameux, n'est qu'une invention de ces derniers tems ; il n'y a pas même de probabilité que le vrai *Zoroastre* soit jamais connu. —

C'est assez nous occuper d'une matière que plusieurs savans anglais ont déjà traitée à fond (1), revenons à l'île que nous avons quittée, et dont nous nous éloignons insensiblement.

Bombay a environ huit milles de longueur et vingt de circonférence. La curiosité la plus remarquable de cette île, est un petit poisson dont je vais donner la description, d'après une personne instruite qui l'a soigneusement examiné. Il a la forme d'une moule; il est long d'environ

---

(1) MM. Jones, Richardson, &c. Le premier, dans une *lettre* en français, adressée à M. Anquetil, traducteur du *Zend-avesta*, ou de la compilation moderne connue dans l'Inde sous ce nom; le second, dans une *Dissertation on the language, history, &c. of the Eastern nations.* (L-s.)



quatre pouces, et porte sur la cime du dos, auprès de la tête, une petite valvule, dans laquelle on découvre une liqueur d'un pourpre foncé, qui pénètre de sa couleur l'étoffe sur laquelle on la répand. Ce poisson se pêche principalement pendant les mois de septembre et d'octobre. On a remarqué que la femelle n'a pas cette valvule, qui sert conséquemment à distinguer les sexes. On peut supposer que ce poisson est de même nature que le *murex* des anciens, ou le *poisson à écaille*, dont les Romains se servoient pour leurs belles teintures de pourpre. Il est semblable à celui que l'on trouvoit autrefois sur les côtes de Tyr.

Les forces de la compagnie, dans cette présidence, consiste en huit bataillons de cipays, un régiment d'in-

fauterie européenne , et un corps d'artilleurs et d'ingénieurs européens. Pendant la dernière guerre , qui fut longue et pénible , les troupes de Bombay se distinguèrent d'une manière toute particulière. La campagne de Bédanore , les sièges de Tellitchéry et de Mangalore , seront pendant long-tems des preuves non équivoques de leur bravoure et de leur patience dans les expéditions militaires.

Les troupeaux ne sont pas d'une excellente race dans cette île , et les comestibles s'y paient beaucoup plus cher qu'en aucun autre lieu de l'Inde.

On y voit un monument vraiment digne d'être remarqué ; c'est une digue située dans la partie méridionale , longue d'environ un mille ,

large de quarante pieds, dont huit de chaque côté sont en pierre de taille; le milieu est rempli de terre, de ciment et d'autres matériaux. Le total forme un corps capable de durer bien des siècles. Cette digue entretient la communication avec les autres parties de l'île pendant la saison de la mousson, qui sans cela pourroit alors l'inonder et causer de grands dommages.

---

---

## C H A P I T R E I V.

L'auteur part de Bombay , surgit à Mascat. — Courte description de Mascat et de la province d'Oman , dont cette ville est capitale. — Il perd successivement deux de ses compagnons de voyage. — Description d'Abou-chehr. — Il part d'Abou-chehr avec une kâravâne. — Itinéraires et aventures depuis cette ville jusqu'à Chyrâz.

**L**E 13 décembre , après avoir été retenu sept mois dans cette île sans trouver le moyen de passer en Perse , je m'embarquai enfin sur un vaisseau arabe , chargé pour Bassorah , avec le capitaine Mitchell et les lieutenans James et Curry , de l'établissement militaire de Madras ,



qui retournoient en Europe par terre. Nous avions à bord un abrégé exact de l'Asie ; c'étoit une collection d'Arméniens , de Persans , d'Arabes, d'Ethyopiens, de Juifs, de Grecs et d'Indiens, qui, par leurs différens langages, nous donnoient une représentation de la tour de Babel.

Le 24, nous découvrîmes le cap de Rosalgate, et, le 1<sup>er</sup> janvier 1787, nous mouillâmes dans le port de Masqat. L'entrée en est vraiment pittoresque ; on voit une côte escarpée, avec une file de hautes montagnes, qui s'étendent environ l'espace de soixante milles, depuis le cap de Rosalgate (qui est vis-à-vis le golfe de Sindia) jusqu'à Masqat, et forme naturellement une immense perspective. L'escarpement des ro-

chers indique, d'une manière très-caractéristique, le pays de l'Arabie. L'intérieur du port est défendu par deux forteresses assez mal situées.

Masqat fait un grand commerce dans les golfes Arabique et Persique, avec Surat et Bombay, sur les côtes de Malabar et de Coromandel. La ville, comme la plupart de celles de l'Orient, est mal bâtie, avec des rues très-étroites. Elle renferme cependant un beau bázâr (1) bien fourni et couvert: les rues s'entrecoupent à angles droits, et dans chacune on vend une marchandise particulière.

Masqat est située au 23<sup>e</sup> degré 15 minutes de latitude-nord, vis-

---

(1) *Bázâr*. Mot persan qui signifie un marché, une halle. (L-s.)

à-vis le golfe d'Hormouz. Un îmâm ,  
ou prince indépendant, la gouverne,  
ainsi que la province d'O'man, dont  
Masqat est la capitale. Cette pro-  
vince d'O'man fait partie de l'Yé-  
men, ou Arabie heureuse: l'îmâm  
réside à deux journées de chemin,  
dans l'intérieur des terres, où il  
mène un train assez brillant. Tous  
les environs ne sont que des rochers  
arides, et sur lesquels on ne voit  
pas un brin d'herbe, ni la moindre  
verdure. Les naturels assurent que  
cette nudité est amplement com-  
pensée par la beauté et la ferti-  
lité de l'intérieur du pays: et, en  
effet, cela doit être; car la réfrac-  
tion des rayons du soleil, qui frap-  
pent sur les rochers, occasionne  
nécessairement une chaleur exces-  
sive et presque insupportable peu-

dant l'été : tous les habitans qui en ont la faculté , se retirent dans l'intérieur des terres. Ce fléau , joint aux funestes effets de la petite-vérole , qu'ils ne savent pas traiter , donne de grands maux d'yeux aux naturels ; de manière qu'on en trouve au moins un sur trois qui a quelques marques visibles de ces incommodités.

Plusieurs marchands hindoux résident dans cette ville , pour la facilité du commerce , ainsi qu'un banquier au service de notre compagnie ; mais le gouvernement , malgré les vives sollicitations qu'on lui a faites , n'admet pas de factorerie européenne. Il règne dans cette ville une police excellente.

Le 25 janvier , mourut le capitaine Mitchell , notre compagnon



de traversée ; nous l'enterrâmes le même jour sur le rivage de Masqat. Un vaisseau hollandais , à l'ancre dans le port , et commandé par le capitaine Stewart , salua de neuf coups de canon le corps que l'on conduisoit sur la côte ; un snow anglais lui rendit les mêmes honneurs. Les funérailles furent autant décentes que le permettoient les circonstances , et l'on témoigna le plus grand respect pour ce malheureux officier.

Le 26 , nous partîmes pour Basorah ; le 4 février , nous perdîmes encore un autre de nos compagnons , le lieutenant Thomas James ; nous fûmes obligés d'ensevelir son corps dans les flots. Bientôt après , M. Curry et moi , qui restions seuls de notre société , ressentîmes une fièvre vio-

lente, qui dara près d'un mois, et fit craindre pour nous le sort que nos infortunés compagnons de voyage avoient éprouvé.

Le 28 février, en arrivant à Abou-chehr, le lieutenant Curry et moi, nous descendîmes à terre, où nous fûmes reçus par M. Galley, résident de la compagnie dans cette place, qui n'est qu'un petit port de mer sur les côtes de la Perse: un cheykh, tributaire de Chyrâz, la gouverne. La compagnie anglaise des Indes orientales y possède une factorerie où l'on fait peu d'affaires, vu le malheureux état du royaume de Perse. De fréquentes kâravânes y viennent de la Perse, et y apportent des marchandises que l'on vend ensuite dans différentes parties de l'Inde.

Le 9 mars, mon ami, le lieutenant Curry, me quitta pour se rendre à Bassorah. Cette séparation nous fut d'autant plus pénible, que nous avons été tous deux témoins de scènes affligeantes qui avoient contribué à cimenter notre amitié; mais nos destinations respectives ne nous permettoient pas de marcher plus long-tems ensemble.

Peu de tems après, il se trouva une occasion d'aller à Chyrâz, je la saisis avec empressement, quoique n'étant pas tout-à-fait remis de ma fièvre; je me déterminai à profiter d'une qafylah ou kâravâne qui étoit sur le point de partir.

Le 15 mars, je quittai Abouchehr. Notre kâravâne consistoit en trente mules et environ vingt ou trente chevaux: ces animaux, ainsi

que les chameaux , sont les seules voitures dont on se serve pour voyager dans cette contrée. Notre première journée fut de quatre farsangs ou seize milles anglais.

La route ne nous offrit d'abord qu'une plaine aride et nue ; mais, vers la fin de notre marche , nous trouvâmes de la verdure , et fîmes halte à une place nommée *Tchéqandek*.

La farsang persanne est la *para-sanga* des Grecs ; elle équivaut aujourd'hui à-peu-près à quatre milles anglais (1).

Le 16 , nous fîmes quatre farsangs ; et , après avoir marché la

---

(1) A deux koss et demi, selon A'bdoûl-kérym ; ce qui fait cinq milles anglais , selon l'évaluation du major Rennell ; pour moi , je l'estime un peu plus d'une



plus grande partie de la nuit, nous arrivâmes vers les huit heures du matin auprès de Bérâzgoun, village considérable et très-peuplé, environné d'une muraille de briques et flanqué de petites tours. Il fait partie du domaine et des dépendances de Chyrâz. Nous nous y arrêtâmes cette journée et la suivante, pour faire ferrer les chevaux et les mulets de la kâravâne, avant de nous engager dans les montagnes dont nous approchions.

Le 18, nous nous mîmes en marche dès le matin, et à huit heures nous campâmes auprès du

---

lieu et demie commune de France.  
*Voyez* la note placée à la fin du chapitre ix, pag. 19, 128 et suiv. du *Voyage d'A'bdou'l-kérym.* (L-s.)

village de Dâoulah-Kiéh , à la distance de trois farsangs (1).

Le 19, nous partîmes à quatre heures du matin , et , un peu après six heures , nous entrâmes dans le passage étroit qui conduit aux quatre montagnes. Il est extrêmement difficile , par le grand nombre de pierres dispersées çà et là. A neuf heures , nous campâmes à quelque distance au-delà du village de Daoulah-Kiéh , au pied de la première montagne. Nous estimâmes avoir parcouru trois farsangs cette journée. Pendant ces trois dernières marches , la chaleur avoit été excessive ; mais on me dit qu'elle se changeroit bientôt en un froid piquant.

Le 20, nous étions en route à

---

(1) Quatre lieues et demie. (L-s.)

quatre heures du matin , et nous commençâmes à gravir la première montagne , qui est très-haute. Des pierres énormes, détachées des deux côtés et dispersées sur la route , la rendent presque impraticable. Les deux derniers milles de la montée sont , pour ainsi dire , perpendiculaires , et si étroits, qu'il n'y a de passage que pour une seule personne ou une bête de charge. C'étoit un moment désagréable , et en même tems dangereux , à cause des précipices , des glissades et des chûtes fréquentes de nos mules et de nos chevaux. Nous avions d'un côté , pour notre sûreté , un parapet de trois pieds de haut ; de l'autre , des montagnes dont la cime se perdoit dans les nues, et qui frappaient les spectateurs de respect et d'effroi.

Une large et rapide rivière coule au fond du précipice ; son mugissement ajoute encore à la majesté imposante de cette scène. Parvenus enfin au sommet, nous découvrîmes avec étonnement une vaste plaine bien unie ; car, après avoir gravi une pareille éminence, nous devons naturellement nous attendre à la descendre. Cette plaine a environ quatre farsangs ou seize milles d'étendue (1). Située au milieu des montagnes, elle abonde en gibier, particulièrement en perdrix rouges ; nous en vîmes une grande quantité. Un peu après neuf heures, nous campâmes au village de Khicht, où nous commençâmes à éprouver un changement d'air sensible. A Daou-

---

(1) Environ six lieues et demie. (L-s.)



Iah-Kiéh, nous ressentions une chaleur insupportable ; mais l'air qui souffloit sur la cime de cette montagne et dans la plaine de Khicht, est très-âpre et très-piquant. Distance, trois farsangs (1).

Le 21, fête du *naurouz* (2), ou premier jour de la nouvelle année, nous fîmes halte. Les anciens Persans célébroient ce jour avec beaucoup de joie et de magnificence ; on l'observe encore sous le gouverne-

---

(1) Quatre lieues et demie.

(2) Le *naurouz* est le premier jour de l'ancienne année solaire des Persans, selon leur manière de compter avant l'établissement de l'islamisme. On le fixoit au premier jour de l'équinoxe du printems, au lieu que le premier jour des années de l'hégyre, qui sont lunaires, change tous les ans, et parcourt les douze mois dans l'espace de trente années. (L-s.)

ment musulman. Les gens de la kâravâne s'amuserent autant que leur situation le permettoit ; quoiqu'en général leur nourriture ordinaire ne soit que des dattes et du lait beurré, cependant, à cette occasion, le *tchêhâr wâdâr*, ou maître de la kâravâne, envoya chercher au village voisin un peu de monton pour son monde ; il partagea aussi avec eux un excellent pilau.

Le 22, nous reprîmes notre route à quatre heures du matin ; à six heures, nous montâmes la seconde montagne, qui est encore plus haute que la première ; mais la route offre moins de dangers. Nous arrivâmes, vers les neuf heures, au village de Qomaridje ; là, le *râhdâr*, ou garde-route, nous demanda un tomân,

(vingt-neuf à trente francs) (1), quoique la taxe ordinaire pour un Européen, un Juif ou un Arménien, ne soit que d'une piastre (2). Il allégua qu'étant *Frangui* (c'est-à-dire Chrétien), je devois payer plus qu'un autre. J'aurois été obligé de donner la somme qu'il demandoit, si le maître de la kâravâne ne s'y fût opposé, en le menaçant de se plaindre en arrivant à Chyrâz; cette menace l'intimida, et il se contenta de la taxe ordinaire. Nous avions fait pendant cette journée trois farsangs.

---

(1) M. Franklin évalue un tomân treize roupy; en évaluant la roupy deux livres cinq sous, le tomân vaudroit vingt-neuf livres cinq sous. (L-s.)

(2) L'auteur évalue cette piastre une roupy, c'est-à-dire, deux livres cinq sous. (L-s.)

Le 23, nous partîmes à quatre heures du matin, et nous étions avant neuf heures à Kâzeroun. — Distance, cinq farsangs (1).

Le 24, nous reprîmes notre route avant cinq heures, et, à huit heures et demie passées, nous arrivâmes au pied de la troisième montagne, située à l'extrémité de la plaine où est bâtie la ville de Kâzeroun. — Distance, trois farsangs (2).

Le 25, nous commençâmes à gravir la troisième montagne avant quatre heures du matin; quoique moins haute et moins escarpée que les précédentes, elle l'étoit cependant suffisamment pour avoir un accès difficile. Un côté du chemin est presque entièrement en maçon-

---

(1) Sept lieues et demie. (L-s.)

(2) Quatre lieues et demie, (L-s.)



nerie; les matériaux ont été tirés de la montagne même : il y a un parapet haut de trois pieds, comme sur la première montagne; la descente est très-tortueuse. A huit heures environ, nous arrivâmes dans une vallée délicieuse, par une pente très-douce : cette vallée étoit toute couverte de chênes et de bouleaux. Sa situation entre deux hautes montagnes est extrêmement agréable; l'air commença à être très-froid, et nous aperçûmes de la neige sur la montagne que nous devions passer le jour suivant. Ayant traversé la vallée, nous campâmes au pied de la quatrième et dernière montagne, sur le chemin de Chyrâz. Marche de cette journée, trois farsangs (1).

---

(1) Quatre lieues et demie. (L-s.)

Le 26, nous partîmes à deux heures du matin, et gravîmes sur la montagne que les Persans nomment *Pyrá-zen*, c'est-à-dire, *la Vieille-femme*; elle est plus haute que les premières, et longue d'environ douze milles anglais. Nous fûmes près de cinq heures à gagner la cime: alors se découvrit à nos yeux une perspective d'une beauté incomparable, et telle que l'imagination ne peut en concevoir de plus délicieuse. Quoique nous l'examinions dans un moment où l'âpreté de l'hiver n'étoit pas encore tout-à-fait adoucie, cependant la grande quantité de bois qui en garnissoit les côtés, annonçoit assez que ce devoit être un endroit charmant pour y passer l'été. On y jouit d'une vue vraiment romantique; les trois

montagnes dont nous avons parlé ci-dessus, semblent situées dessus vos pieds; son sommet est couvert de neige, et dans plusieurs endroits où la pluie étoit tombée, la glace avoit assez d'épaisseur: on découvroit en bas des vallées embellies de tous les ornemens du printemps et bien arrosées par plusieurs ruisseaux; le grand lac de la plaine de Qazeroun paroissoit dans toute son étendue. Il faut l'avouer, je fus bien dédommagé de toutes mes fatigues par cette admirable perspective; la pureté, la vivacité de l'air ajoutoit à mon plaisir et à ma gaiété. Une descente escarpée nous conduisit dans la plaine en une demi-heure; et à neuf heures nous campâmes près le village de Desterdjyn. Nous fîmes,

ce jour-là, quatre farsangs et demie (1).

Le 27, nous reprîmes notre route à l'heure ordinaire, et un peu après huit heures du matin, nous arrivâmes au village de Khoun-Zinéoun. Au près de ce village, coule une jolie rivière, qui va jusqu'à Chyrâz: M. Nieburh la prend pour le Rodhounâ, probablement d'après les renseignemens qu'on lui a donnés; on l'appelle *roud-khouna*, nom qui signifie en persan un ruisseau ou une rivière: les habitans la désignent sous celui de *roud-khounâ-Zinéoun* (la rivière de Zinéoun).

Le 28, nous étions en route à quatre heures et demie du matin; nous passâmes auprès d'un kâravân-

---

(1) Environ sept lieues. (L-s.)



serây en ruines, et du village de Tchénâr-Rehádâr. — Marche, quatre farsangs (1).

Le 27, nous ne partîmes qu'à cinq heures, et à neuf nous arrivâmes en bonne santé à Chyrâz, lieu de ma destination. — Marche, quatre farsangs (2).

---

(1) Six lieues. (L-s.)

(2) Six lieues. (L-s.)

---



---

## C H A P I T R E V.

Situation de Chyrâz. — Noms des six portes de cette ville. — Devoir des gardes. — Description de la citadelle. — Salle d'audience. — Parc d'artillerie. — *Bâzâr*, ou marchés de Chyrâz. — Quartier des Juifs. — Manière dont les Orientaux frappent leurs monnoies. — Mosquée de Kérym khân. — Mosquée neuve. — Maison des tours de force, ou gymnase.

C H Y R A Z (1), capitale du Fârsis-tân, ou la Perse proprement dite, est située dans une vallée très-vaste et très-fertile, longue de vingt-six milles anglais, large de douze,

---

(1) Cette ville avoit sept à huit lieues de long sur quatre ou cinq de large, selon Chardin, tom. ix, pag. 175. (L-s.)

et environnée de toutes parts de hautes montagnes. M. *Nieburh* la place au 29<sup>e</sup> degré 36 minutes 37 secondes de latitude-nord, environ à cent quatre-vingt-seize milles nord-est d'Abou-chehr. Cette ville a toujours été célèbre, à juste titre, par la pureté de l'air; elle a une farsang et soixante pas (1) de circonférence. Les fortifications, en égard au pays, sont passablement bonnes: une muraille de vingt-cinq pieds de hauteur et de dix pieds d'épaisseur, environne toute la ville; elle est flanquée de tours rondes, distantes les unes des autres de quatre-vingts pas. En outre, cette ville est ceinte d'un fossé sec, creusé par les ordres du feu wakyl *Kérym khân*, profond de

---

(1) Environ deux lieues. (L.-s.)

soixante pieds , large de vingt , et capable tout seul , sans les autres fortifications , de défendre la place contre les attaques des voisins ; car , dans la Perse , on connoît peu l'artillerie , et l'on s'en sert encore moins.

Chyrâz a six portes , dont voici les noms :

<i>Derwâzeh Bâgh-châh,</i>	la porte du jardin du roi.
<i>Derwâzeh châh-myrzâ-Hhamzah,</i>	la porte du châh-myrzâ-Hhamzah.
<i>Derwâzeh Sa'ady,</i>	la porte de Sa'ady (1).
<i>Derwâzeh qesseb-khâneh,</i>	la porte de la Boucherie.
<i>Derwâzeh Chadai,</i>	la porte Chadai (2).
<i>Derwâzeh Kâzeroun,</i>	la porte de Kâzeroun ; elle conduit à cette ville.

---

(1) Cette porte est ainsi nommée , parce qu'elle conduit au tombeau de ce poète célèbre. ( L-s. )

(2) Il faut lire , je crois , *derwâzeh Châty* , la porte des Brebis ou des Mou-



Chacune de ces portes a une garde particulière de cent hommes , et quatre khâns ou officiers , qui , tous les matins et tous les soirs , vont à la citadelle faire leurs complimens au khân ou , en son absence , au beglerbeg. Le devoir de ces gardes est d'empêcher de sortir de la ville toutes les personnes qui n'en ont pas la permission ; et si on laisse échapper un homme suspect au gouvernement , la tête de l'officier en répond. Ils m'arrêtèrent plus d'une fois , jusqu'à ce que j'ense obtenu la permission de sortir et de rentrer librement. On ferme les portes de la ville au coucher du soleil , et on les ouvre à son lever : pendant cet

---

tons , *Cháty* , *ovis* ; en effet , la porte de Chyrâz qui regarde l'occident se nomme ainsi. ( L-s. )

intervalle, qui que ce soit ne peut entrer ni sortir.

A l'extrémité supérieure de la ville, en dedans des murailles, auprès de la porte *Bâgh-châh*, on voit la citadelle bâtie en briques cuites; c'est un édifice quarré, de quatre-vingts pas de circonférence, flanqué de tours rondes, et ceint d'un fossé sec, aussi large et aussi profond que celui de la ville. Les Persans la nomment *ârk* (1); c'est encore l'ouvrage de Kérym khân. Le maître actuel de Chyrâz, Dja'afar khân, y fait sa résidence; elle sert

---

(1) *Ark* ou *êrk*, mot persan qui désigne à la fois une forteresse et son intérieur. Ce mot ne diffère pas beaucoup de l'*arx* des Latins, et ce n'est pas à beaucoup près le seul rapprochement que je pourrois indiquer entre ces deux langues. (L-s.)

encore de prison d'état dans le besoin.

Au-dessus de la porte de la citadelle, je vis une peinture dont les couleurs me parurent assez vives ; elle représente le combat que le fameux héros persan Roustem livra au *dyb sséfyd*, ou démon blanc. C'est un épisode tiré du *Châh-Nâmeh* (1). Les figures sont de grandeur naturelle, mais mal proportionnées. Vis-à-vis la citadelle, dans une belle et large place, est une galerie qui contient la musique du *khân* ; elle consiste en trompettes,

---

(1) Fameux poëme héroïque de Ferdoucy, qui renferme l'histoire des premiers rois de la Perse. On en trouve une analyse et des extraits dans mes *CONTES, FABLES et SENTENCES, tirés de différens auteurs arabes et persans*, pag. 199. et suiv. (L-s.)

timbales et autres instrumens dont on joue régulièrement tous les jours au lever et au coucher du soleil. Lorsque le khân est campé ou en voyage, cet orchestre se place toujours auprès de lui. Une extrémité de cette place aboutit au *dywân-khâneh*, ou salle d'audience, l'autre à une rue qui conduit à la grande mosquée.

Le *dywân-khâneh* est un beau bâtiment situé à l'extrémité d'un grand jardin, où vous arrivez par une avenue de *tchinâr* persans; c'est une espèce de sycomore (1). La salle d'audience est très-grande, de forme oblongue, avec une façade ouverte. Tout l'intérieur, jusqu'à un tiers

---

(1) C'est le platane, selon *Meninsky* et *Richardson*. (L-s.)



environ de la muraille, est garni de marbre blanc de Tauriz; le plafond et d'autres parties de ce bâtiment sont ornés d'émail doré, qui imite le lapis lazuli. J'y trouvai aussi quelques portraits, dont deux représentoient le défunt wakyl Kérym khân, et son fils aîné Aboûl-Fétahh khân: ils me parurent assez bien faits; les naturels m'assurèrent, en outre, qu'ils étoient très-ressemblans. Devant cet édifice, sont trois belles fontaines avec des bassins de pierre et des jets d'eau qui ne s'arrêtent jamais.

Dans la grande place, devant la citadelle, est le *top khâneh*, ou parc d'artillerie; il renferme plusieurs pièces de canon montées sur de mauvais affûts. La plupart de ces canons, qui sont espagnols ou portugais, ex-

cepté deux anglais de vingt-quatre livres de balles chacun , me parurent si rongés de vert-de-gris , que je ne doute pas qu'ils ne crèvent à la première décharge.

Chyrâz renferme plusieurs beaux bâzârs et kâravânsérâys. Celui qui porte le nom de bâzâr du wakyl (1), est incontestablement le plus beau ; c'est une longue rue d'environ un quart de mille , bâtie entièrement en briques , et couverte à-peu-près comme nos galeries de *covent-garden*. Le toit est élevé et bien fait ; de chaque côté sont les boutiques

---

(1) On le nomme ainsi , parce qu'il a été bâti par *Kérym khân* , l'un des derniers souverains de la Perse , dont il sera parlé dans la suite de cet ouvrage. Les bâzârs ressemblent beaucoup aux galeries de bois du Palais-Egalité , nommées *Camp des Tartares*. (L-s.)

des négocians et des marchands, qui exposent toutes sortes de marchandises. Ces boutiques appartiennent au khân; celui-ci les loue aux marchands, pour une foible rétribution par mois. A l'extrémité extérieure de ce bazar, vous voyez un vaste kâravânsérây de forme octogone, bâti en briques; vous y entrez par une belle porte voûtée; le milieu forme un emplacement pour le bagage et les marchandises: sur les côtés, en bas et en haut, les marchands et les voyageurs trouvent des appartemens commodes destinés à les recevoir, moyennant une foible rétribution par mois. Vers le milieu du bazar, dont nous venons de donner la description, l'on trouve un autre kâravânsérây carré, dont la façade est ornée d'émaux blancs

et bleus, pour imiter la porcelaine de la Chine; ce qui produit un effet assez agréable à la vue. Ce bâtiment, plus vaste que le premier, est particulièrement destiné aux Arméniens et autres marchands Chrétiens. Il y a encore différens bâzars dispersés dans la ville pour les différens corps d'artisans, tels que les orfèvres, les ouvriers en étain, les teinturiers, les charpentiers, les menuisiers, les chapeliers et les cordonniers; ce sont de grandes rues bâties régulièrement et couvertes d'un toit.

Les Juifs occupent un quartier particulier, pour lequel ils paient une somme assez considérable au gouvernement, et sont fréquemment obligés de faire de gros présens. Les Persans haïssent plus cette



nation qu'aucune autre ; jamais ils ne manquent l'occasion de leur jouer quelques mauvais tours, et sur-tout de leur extorquer de l'argent : les polissons même, dans la rue, s'amuse-  
sent à les battre, sans que ceux-ci osent se plaindre.

Les Indiens ont un kâravâuserây particulier dans un autre quartier de la ville, pour lequel ils paient une certaine rétribution.

Il y a un hôtel des monnoies à Chyrâz, où l'on frappe des espèces au coin de Dja'afar khân, possesseur actuel de cette ville. Leur procédé pour battre monnoie est très-simple, et c'est le même dans presque toutes les villes de l'orient. On place le morceau d'or ou d'argent sur un coin préparé exprès pour cette opération ; on frappe sur le métal avec

un gros marteau , et la pièce se trouve battue (1). Il y a aussi des *sserráf* (2) publics qui règlent le change de l'or et de l'argent.

Plusieurs belles mosquées contribuent à l'embellissement de Chyrâz : je parlerai particulièrement de la plus magnifique , bâtie par Kérym khân. A la faveur de mon costume persan , j'eus la facilité d'y entrer et de l'observer tout à mon aise. Elle est quarrée ; dans le milieu , on a pratiqué un réservoir de pierre , pour les ablutions nécessaires avant la prière : aux quatre coins

---

(1) Les anciens avoient à-peu-près le même procédé ; voilà pourquoi les deux empreintes ne sont presque jamais justes l'une contre l'autre dans la même pièce.  
(L-s.)

(2) Changeurs.

de cet édifice, sont des appartemens voûtés, pour y faire des actes de dévotion particuliers; les façades de plusieurs de ces appartemens sont ornées de porcelaines. Mais Kérym khân étant mort avant que le bâtiment ne fût complètement fini, dans beaucoup d'endroits on a suppléé à la porcelaine par ces émaux blancs et bleus dont nous avons parlé ci-dessus. Les murailles de l'intérieur des appartemens sont chargées de différentes sentences du qorân, gravées en caractères neskhy: à l'extrémité supérieure de la cour, est un grand dôme, avec une coupole; il servoit d'oratoire au wakyl. Ce dôme est entièrement revêtu de marbre blanc, orné de lapis lazuli artificiel bleu et or; trois grandes lampes d'argent sont suspendues au

toit du dôme. Des mollâ ou prêtres sont constamment occupés à lire le qorân. Cette mosquée a de beaux appartemens particuliers, avec des places pour y-faire des ablutions et d'autres pratiques religieuses. A peu de distance de cette mosquée, Kérym khân avoit fait jeter les fondations d'une file de beaux bâtimens qu'il destinoit à des mollâ, à des dervych et à d'autres religieux ; mais il mourut avant d'avoir totalement terminé son entreprise : les troubles de la Perse ont empêché jusqu'à présent qui que ce fût d'y mettre la dernière main. On doit vraiment regretter de voir un si bel ouvrage imparfait ; car les bâtimens commencés contribueroient beaucoup à l'embellir , et formeroient un superbe ensemble.

Au milieu même de la ville s'élève



une autre mosquée quarrée, que les Persans nomment *mesdjidi-nou*, c'est-à-dire, le nouveau temple. Quoiqu'elle ne soit pas moins ancienne que la ville même, au moins à dater du moment où les Musulmans s'y installèrent, c'est un bâtiment d'une étendue imposante : à droite et à gauche, sont des oratoires particuliers, remplis d'inscriptions koufyques (1), qui annoncent seules l'ancienneté de l'édifice. Une grande terrasse où les Persans viennent matin et soir faire leurs

---

(1) Le koufyque est l'ancienne écriture arabe, usitée depuis l'an 700 jusqu'en 955 de Jésus-Christ, époque où le *neskhy*, nouvellement inventé, a prévalu : cette dernière écriture est un koufyque embelli et perfectionné. Voyez la note du *Voyage d'A'bdou'l-Kérym à la Mekke*, pag. 125. (L-s.)

dévotions, occupe le centre de la cour. Cette terrasse, qui peut contenir plus de deux cents personnes, est bâtie en pierres, et élevée de deux pieds et demi au-dessus du niveau de la terre : deux cyprès d'une grandeur extraordinaire la couvrent de leur ombre. Les Persans assurent que ces arbres ont plus de six cents ans : on les nomme l'*amant* et la *maîtresse* (1) ; le peuple les regarde avec la plus grande vénération. Il y a, en outre, un jardin attenant à cette mosquée, et des endroits commodes pour y faire ses ablutions.

---

(1) *A'acheq* ou *ma'achouqah*. On peut voir dans Charlin des détails fort curieux sur ces deux arbres. Un grand nombre de dervyches passent la nuit sous leurs immenses branches, et viennent encore, dit-on, s'y promener après leur mort. (L-s.)

J'ai vu, dans un autre quartier de Chyrâz, un grand bâtiment carré, qui étoit anciennement un collège considérable où l'on enseignoit les arts et les sciences; c'est le même dont parle Chardin (1), qui visita cette ville dans le siècle dernier. Ce collège est maintenant bien déchu; cependant il y a toujours des mollâ et des religieux qui y font leur demeure. On le nomme aujourd'hui *médreçehi-khân*; c'est-à-dire collège du khân; mais, depuis longtemps la littérature et les sciences sont négligées à Chyrâz, et la situation du royaume ne donne pas lieu d'espérer de les voir bientôt refleurir.

---

(1) *Voyages du chevalier Chardin*, tom. V, édit. in-12 de 1710. (L-s.)

On trouve dans la même ville plusieurs bâtimens désignés sous le nom de *zour-khâneh* (1), espèces de gymnases où les Persans viennent s'exercer. Ces maisons consistent en une chambre, dont le terrain est creusé deux pieds plus bas que le niveau du sol. L'air et la lumière n'y pénètrent que par de petites ouvertures faites dans le dôme. Une large terrasse battue, douce et unie, forme l'arène; de chaque côté, de petites alcoves, élevées de deux pieds, renferment les spectateurs

---

(1) Ce mot composé signifie *maison de force*, non pas dans l'acception adoptée parmi nous. Pour éviter cet équivoque, il faudroit employer une périphrase, et traduire, *maison où l'on exerce ses forces*; ce qui est bien plus laconiquement exprimé par le mot grec *gymnase*. (L-s.)



et les musiciens assis. Dès que tous les athlètes sont rassemblés, le vendredi matin, à la pointe du jour, ils se mettent nus jusqu'à la ceinture; chacun d'eux passe une culotte étroite de laine, et prend à la main deux grosses massues de bois, longues d'environ un pied et demi, et taillées en poire; il en met une sur chaque épaule, et, au bruit de la musique, les agite par-devant et par derrière avec beaucoup de vivacité; il frappe du pied en même tems, s'étend les nerfs jusqu'à ce qu'il ait une transpiration abondante. Après une demi-heure de cet exercice, le maître de la maison, qui est aussi de la partie, et que l'on nomme *pehlwan*, c'est-à-dire athlète, fait un signal, auquel tous les lutteurs abandon-

nent leurs morceaux de bois , joignent leurs mains en cercle , et remuent les pieds d'accord avec la musique , qui , pendant tout ce tems , joue un air très-animé : cet exercice dure long-tems ; ensuite commence la lutte. Mais avant que personne ne déploie son talent dans cet art , le maître de la maison adresse à la compagnie un petit discours , dans lequel il annonce aux candidats qu'étant tous amis , ils doivent se quitter de même , et que l'espèce de dispute qu'ils vont avoir ne doit laisser dans leur cœur ni rancune , ni mauvaise humeur ; sentimens incompatibles avec la noble émulation qui doit les animer : il s'agit seulement d'éprouver ses forces , de s'exercer , et non de se disputer. Il fait donc en sorte d'entretenir par-

mi eux la concorde et la bonne intelligence. Toute l'assemblée ne manque pas d'applaudir fortement à ce discours. Les lutteurs commentent aussi-tôt leurs exercices : le maître est toujours de la partie ; son expérience lui procure ordinairement la victoire. Il renverse successivement deux ou trois fois chacun de ses antagonistes : je l'ai vu cependant trouver son égal, sur-tout quand il commençoit à se fatiguer. Les spectateurs paient chacun un *châhy* (1) pour leur place et pour les rafraîchissemens qu'ils ont pris ; car on vous offre la pipe et le café. Ces exercices doivent contribuer infiniment à la santé, donner beaucoup de force et de souplesse, et

---

(1) Trois pences ou six sous. (L-s.)

rendre les membres très-nerveux, Ils me parurent avoir quelque ressemblance avec les exercices gymnastiques des anciens (1).

---

## C H A P I T R E VI.

Bains des Persans. — Cérémonie des roses. — Bâtiment nommé *Lanterne du roi*,

**L**ES bains, en Perse, sont très-commodes, et méritent de fixer l'attention des étrangers. Ils consistent

---

(1) Quoique M. *Niebuhr* donne dans le tome II, page 141 de son *Voyage*, la description des *zour khâneh* et des *lüttes* des Persans, il y a ici des détails qu'il a omis et M. *Franklin* a trouvé le moyen de ne pas répéter ce qui avoit été dit avant lui. (L-s.)



ordinairement en deux grands appartemens; dans l'un on se déshabille; l'autre renferme le bain. Le long des murailles du premier appartement, sont disposés des bancs hauts de deux pieds, couverts de nattes et de tapis; les baigneurs s'y asseyent pour se déshabiller, et vont ensuite gagner le bain par un passage étroit. Le bain est une grande salle octogone, avec une coupole, par laquelle entrent l'air et la lumière; autour de cette salle règnent des bancs hauts d'un pied, sur lesquels ceux qui viennent se baigner font leurs dévotions; cérémonie que les Persans, et généralement tous les Musulmans, ne manquent jamais d'observer. L'extrémité supérieure de la salle contient un vaste bassin ou réservoir de pierre, bien

chauffé par le moyen des étuves pratiquées dans l'intérieur; et auprès, un autre réservoir d'eau froide, pour que celui qui se baigne puisse choisir : on sort du bain chaud dix ou douze minutes après y être entré. Des gens de la maison se tiennent prêts pour vous *masser*; ce qui se fait en couchant le baigneur de son long sur le dos, la tête posée sur un oreiller : on le frotte avec une brosse de poils de chameau, qui lui ôte toute l'ordure qu'il peut avoir sur le corps. Après l'avoir *massé* pendant quelque tems, on répand sur lui quelques jattes d'eau tiède, et on le reconduit dans l'appartement des habits, où il change de linge et s'habille tout à son aise. On lui donne aussi une pipe pour fumer.

Les Persans, plus encore qu'au-

cune autre nation orientale, interdisent l'entrée de leurs bains aux étrangers : dès qu'ils en découvrent un parmi eux, ils ne manquent pas de le chasser. Cependant, par le moyen de quelques petits présens, et comme je demeurois chez des Persans, j'y allois seul pendant la nuit, et je fus toujours reçu. Mais M. Jones, membre de la factorerie de Bassorah, et résident alors à Chyrâz, s'y rendit une nuit; quand il fut déshabillé, le gardien du bain, instruit qu'il avoit chez lui un Européen, le força de remettre ses habits et de se retirer promptement; alléguant pour excuse de cette incivilité, que si l'on savoit qu'il reçût un *Frangui*, il ne tarderoit pas à perdre ses pratiques et sa réputation; car on regarderoit le bain

comme souillé. Mais je ne dois pas oublier de remarquer qu'en Turquie ce préjugé n'existe pas : les étrangers de toute nation et de toute croyance (1) sont admis dans les bains toutes les fois qu'ils s'y présentent.

Pendant le printems, les bains, en Perse, sont décorés avec beaucoup d'élégance ; les naturels désignent cet usage sous le nom de *gulryzy* (profusion des roses), à cause de la grande quantité de ces fleurs que l'on répand dans les appartemens. Cette cérémonie dure une semaine ou dix jours, pendant lesquels on régale les hôtes de musique, de danses, de sorbet, de café,

---

(1) Sans excepter même les Juifs.  
(L-s.)



de tabac, &c. Des peintures, des miroirs, des banderolles, ornent l'appartement des habits. Le maître du bain paie toute cette dépense; il complimente ses pratiques dans cette circonstance, et celles-ci ne manquent pas de faire un petit présent aux musiciens.

Les bains sont alternativement occupés par les hommes et par les femmes; mais les uns et les autres n'y vont qu'une fois par semaine, ou tous les dix jours.

Le bain bâti par Kérym khân est d'une beauté toute particulière; l'appartement extérieur, de forme octogone, reçoit le jour par en haut; de chaque côté règnent des plates-formes de pierres, élevées de trois pieds; chacune a un réservoir carré et une grande fontaine jaillis-

sante , dont les eaux jouent sans cesse au milieu de l'appartement , ce qui le rend très-frais et très-agréable : les murailles sont ornées de peintures , de tapisseries ; l'appartement intérieur est revêtu de marbre de Tauriz ; le dôme et les murailles , de lapis lazuli artificiel. On n'admet dans ce bain que les personnages d'un rang très-distingué : il sert principalement aux premiers khâns ou officiers de l'armée , et à toute leur famille.

Au centre de la ville , auprès de la mosquée nommée *Mesdjidi-nou* , dont nous avons parlé ci-dessus (1), on voit un grand édifice , appelé par les Persans *châh Tchérâgh* ( la Lanterne du roi ). On le regarde à

---

(1) Page 73.

Chyrâz, et dans les environs, comme un lieu très-saint ; car c'est le mausolée du frère d'un de leurs îmâms ou chefs de la loi. La haute antiquité de sa fondation, qui ne remonte pas cependant avant l'introduction de la religion musulmane en Perse, ne permet pas d'en indiquer sûrement la date. D'après une chronique, d'où j'ai tiré l'extrait qu'on va lire, je crois qu'il a été réparé par le célèbre A'azed-êd-douleh, le déilémyte, de la race des Bouyah, émyr-âl-ômrâ d'un khalyfe A'bbâcyde (1), et prince re-

---

(1) Nommé *Thâ'yîllah*. On sait que les derniers khalyfes A'bbâcydes se laissèrent tellement dominer par leurs émyr-âl-ômrâ ou généralissimes (espèces de maires du palais), qu'ils n'avoient plus que le vain titre de souverain ; ceux-ci

commandable par ses grands talens, sa science et sa piété. Il gouvernoit dans le quatrième siècle de l'ère musulmane.

Ayant eu beaucoup de peines à me procurer un extrait de la chronique de cette fondation, que l'on garde dans la mosquée, j'en donnerai ici la traduction; l'on y verra que ce bâtiment étoit autrefois de

---

en exerçoient le pouvoir. Je ne puis terminer cette note sans relever une erreur de notre voyageur. Selon *Elmakyn*, *A'azed-éd-douleh* eut le titre de sultan, et auroit dédaigné celui d'*émir-âl-ômra*. Après avoir battu les troupes du khalyfe, il reçut de ses mains les marques de la souveraineté, et mit Baghdâd au nombre de ses vastes domaines: *Thâ'yillillah*, son suzerain en apparence, étoit réellement son captif. *Elmakyn*, *historia saracenicâ*, arab. et lat. page 236. (L-s.)



la plus grande magnificence , quoiqu'il tombe maintenant en ruines : il n'a pas été réparé depuis Kérym khân , qui le fit entièrement couvrir à neuf ; mais aujourd'hui on le néglige. Il a beaucoup souffert de la pluie et de plusieurs accidens qui l'endommagent encore davantage , à cause de sa vétusté ; cependant il sert toujours d'asyle à des îmâm - zâdeli ou descendans d'îmâm , qui trouvent encore de quoi subsister dans les foibles restes des immenses revenus de cette belle fondation.

---

---

## C H A P I T R E V I I .

Extrait de l'A'ASSAR AHHMÉDY, ou Chronique du *châh Tchérâgh*, sépulcre d'Ahhmed îbn Mouça.

« LES annales les plus respectables  
» et les plus authentiques nous ap-  
» prennent que sous le règne du sul-  
» thân A'azed-êd-douleh, le déilé-  
» myte, ce prince eut en songe une  
» révélation qui lui apprit que myr  
» Mohhammed ( fils du religieux ,  
» chef de la tribu des adorateurs de  
» Dieu , le plus savant des saints  
» orateurs et le chef des interprètes  
» du qorân ), et que Ahhmed îbn-  
» Afyf-êd-dyn-Kébyr ( chef des  
» apôtres de la vérité et de ceux

» qui louent Dieu ), deux person-  
 » nages qui , par leur pureté de  
 » cœur , sont devenus gardiens et  
 » serviteurs de ce monument sacré  
 » et du plus saint des tombeaux , se  
 » reposant maintenant de leurs tra-  
 » vaux , y sont enterrés. Le sul-  
 » thân eut donc ordre d'aller trou-  
 » ver leurs véritables descendans ,  
 » qui étoient le cheykh Afyf-éd-  
 » dyn-Sçâny et Pyr Chems-éd-dyn ,  
 » qui vivent encore , pour qu'ils lui  
 » indiquassent le sacré tombeau ,  
 » et qu'ils lui donnassent les ins-  
 » tructions nécessaires pour rétablir  
 » et embellir cet édifice. Comme  
 » anciennement , du tems de Se-  
 » font-éd-dyn , de Meça'oud ibn-  
 » Bedr-éd-dyn , ce saint tombeau ,  
 » ainsi que celui de séyd-myrr-Mo-  
 » hammed - A'bedyn - Mouça ibn

» Dja'afar (à qui Dieu fasse paix et  
» miséricorde), et de séyd Allah-  
» êd-dyn-Hhoçaïn ibn Mouça-Qâ-  
» çim (que les bénédictions de Dieu  
» soient sur eux), ont été réédifiés  
» et embellis; de même l'émir sul-  
» thân A'azed-êd-douleh, le déilé-  
» myte, qui est l'esclave des des-  
» cendans d'A'ly, ayant reçu ces  
» ordres dans un rêve, alla vers cette  
» place sainte; et d'après la révéla-  
» tion qu'il avoit eue, ainsi que les  
» serviteurs du tombeau sacré du  
» cheykh Afyf-êd-dyn-Sçâny, et  
» de celui de Pyr Chems-êd-dyn, ils  
» s'empressèrent d'apprendre au sul-  
» thân tout ce qu'ils avoient vu aus-  
» si-tôt qu'il arriva. D'après cet  
» ordre, il se rendit au tombeau, et  
» le fit ouvrir: alors on vit, en le  
» mesurant, qu'il avoit quinze pieds



» de longueur et dix de largeur ; on  
 » découvrit ce corps devant le sul-  
 » thân A'azed-éd-douleh et ceux  
 » qui l'accompagnoient. Parmi eux  
 » se trouvoit le grand-père de l'au-  
 » teur de cette chronique. Ils ap-  
 » perçurent sur la tombe une chan-  
 » delle allumée et parfumée de cam-  
 » phre. Le corps du saint parut aussi  
 » frais et aussi flexible que s'il ve-  
 » voit d'être enterré. Tandis que  
 » son cercueil répandoit au loin  
 » l'odeur de l'ambre et du musc le  
 » plus pur, la cime du dôme lançoit  
 » des rayons d'une lumière claire  
 » et sereine. On lit, en outre, dans  
 » l'*histoire de Chyrâz* (1), qu'en l'an  
 » de l'hégire 446 (J. C. 1054) Atta-  
 » beg-Aboubeker, fils de Sa'ad-

---

(1) Le *Chyrâz-nâmeh*. (L-s.)

» Zenguy , ajouta un grand nombre  
 » d'appartemens à cet édifice , et  
 » qu'après , son exemple fut imité  
 » par la très-illustre princesse Ba-  
 » by-Djâny-Khâtoun , qui en fut la  
 » seconde ou la troisième bienfai-  
 » trice.

» L'historien observe encore que  
 » le sulthân A'azed-êd-douleh , et  
 » tous ceux qui l'accompagnoient au  
 » moment où il fit ouvrir le tom-  
 » beau , apperçurent au doigt du  
 » mort une bague avec un sceau ,  
 » sur lequel étoient gravés ces mots :  
 » *Ized állah ta'ala Ahhmed íbn Mou-*  
 » *ça* ( gloire au Dieu tout-puissant !  
 » Ahhmed , fils de Mouça ). Ensuite  
 » le sulthân émyr A'azed-êd-dou-  
 » leh tira cet anneau hors du doigt ;  
 » mais tout-à-coup il disparut à sa  
 » vue , et passa dans le doigt d'une

» autre personne de la compagnie  
» ( Dieu seul la connoît ). Le *Chy-*  
» *râz-nâmeh* rapporte aussi qu'à la  
» même époque , le sulthân avoit un  
» asthme violent , et que , dans le  
» moment où il entra dans ce saint  
» tombeau , par la vertu de ce corps  
» sacré il fut entièrement guéri ,  
» sans qu'il lui restât la moindre  
» trace de son ancienne maladie.  
» Par reconnoissance pour un si  
» grand bienfait , A'azed-éd-dou-  
» leh résolut de faire rebâter et  
» d'embellir cette tombe. Les bâti-  
» mens qu'on voyoit sous le règne  
» de ce sulthân , particulièrement le  
» dôme actuel , la tour , le sanctuai-  
» re , les ornemens du tombeau et  
» le collége attenant à la cour , sont  
» autant de monumens de son zèle  
» et de sa munificence. Il consacra

» des sommes pour les gages des ser-  
 » viteurs de cette maison. La prin-  
 » cesse, dont nous avons déjà parlé,  
 » Baby-Djâny-Khâtoun, sœur du  
 » sultân Isshâq, étoit non-seule-  
 » ment l'une des plus illustres et  
 » des plus nobles personnes de son  
 » siècle ; mais elle étoit si pieuse et  
 » si respectable, qu'elle fit l'orgueil  
 » et l'ornement de la race des Sel-  
 » djouqydes ( que Dieu lui fasse mi-  
 » séricorde ). Elle rebâtit la tour de  
 » l'orchestre (1), les appartemens  
 » qui environnent la cour, tant su-  
 » périeurs qu'inférieurs, ainsi que le  
 » marché attenant au méidân ou cir-

---

(1) *Noqarah khâneh*. C'est un bâti-  
 ment situé dans les cours des palais de  
 la Perse et de l'Inde, et destiné aux  
 musiciens qui jouent à certaines heures  
 du jour, et quand le prince passe. (L-s.)



» que, la galerie de la musique (1) et  
 » la cuisine (2). L'*histoire de Perse* (3),  
 » l'*Ordre des histoires* (4), l'*histoire*  
 » de Chyráz du cheykh Koutoub, et  
 » le *Moniteur universel* (5), toutes  
 » ces histoires nous apprennent que,  
 » guidée par sa générosité naturelle,  
 » Baby - Djány - Khâtoun consacra  
 » quatorze arpens de terre labou-  
 » rable, avec les aqueducs néces-  
 » saires pour les arroser, dont on  
 » percevoit les revenus sur le vil-  
 » lage de Meimoun, et sur les places  
 » voisines de Chyráz, pour l'entre-  
 » tien de ce tombeau. Elle fit aussi  
 » présent de trente exemplaires du

---

(1) *Foyez ci-dessus, la note précédente.*

(2) *A'ch khâneh.*

(3) *Le Fârs-nâme.*

(4) *Le Nizâm-âl-téwârykh.*

(5) *Kitâb-hhizzâ-béyân.*

» qorân , écrits en lettres d'or par  
 » le mollâ Yahhyâ , et sur lesquels  
 » on lisoit cette inscription :

Que la malédiction de Dieu accable ceux qui  
 oseront porter une main téméraire sur ces livres,  
 ou les dérober.

» Elle ordonna aussi que qui que  
 » ce fût , excepté le gardien de ce  
 » tombeau , ne jetteroit les yeux sur  
 » ces livres , ou n'y toucheroit ; que  
 » ce gardien seul auroit le droit de  
 » régir les terres allouées pour l'en-  
 » tretien de la fondation , et de  
 » commander aux serviteurs et aux  
 » personnes employées dans cet éta-  
 » blissement pieux. Ces dispositions  
 » furent confirmées par les princes  
 » postérieurs , et par des person-  
 » nages recommandables , autant  
 » par leur piété que par leur for-

» tune, qui ont enrichi cette fon-  
 » dation de leurs bienfaits.

» On assure aussi que myr Hha-  
 » byb-âllah, la fleur des religieux  
 » et des saints, le chef de la race  
 » des Séyds (1), le plus sage, le plus  
 » savant et le plus fameux docteur  
 » de son siècle, le distributeur de  
 » bienfaits, étoit toujours occupé  
 » de bonnes actions : sous le règne  
 » de Thamâsp-âl-Hhaçan-âl Hho-  
 » çainy Béhâder khân ( qui fait  
 » maintenant son séjour en para-  
 » dis ), il fut le premier magistrat  
 » de la province de Fârs (2), et gar-

---

(1) *Syd* ou *sydy* signifie *maître, mon-*  
*sieur* ; c'est le nom qu'on donne ordi-  
 nairement aux descendans de *Mohham-*  
*med.* (L-s.)

(2) La Perse proprement dite, dont  
 Chyrâz est capitale. (L-s.)

» dien du saint sépulcre, charge qu'il  
» avoit reçue de ses ancêtres com-  
» me un héritage. Par une succes-  
» sion non moins légitime, il remplit  
» le poste de vézyr en Perse, et de  
» gardien de ce tombeau, pour l'en-  
» tretien duquel il donna volontai-  
» rement tout ce qu'il possédoit; ce  
» myr Hhabyb-Allah résolut d'em-  
» bellir cet édifice prodigieux de  
» beaux émaux d'or, imitant le lapis  
» lazuli, et d'autres ornemens non  
» moins brillans et non moins coû-  
» teux, et il les prodigua dans la tour,  
» dans les appartemens inférieurs  
» et supérieurs, et dans le corps  
» même du bâtiment, dans les cours  
» extérieures, dans les lieux privés;  
» ainsi excepté le tombeau de l'illus-  
» tre prince et îmâm Aboûl-Hhaçan  
» A'ly îbn Mouça-âl-Rezâ, chef



» des îmâm (que les bénédictions  
 » de Dieu soient sur lui) et frère  
 » de cet îmâm, il n'y a rien dans  
 » les quatre coins du monde de com-  
 » parable à cette fondation, soit  
 » pour la quantité de terres assi-  
 » gnées pour son entretien, soit  
 » pour l'ample salaire des lecteurs  
 » du qorân, ou enfin pour les frais  
 » de la cuisine et de l'orchestre (1),  
 » des crieurs sacrés (2), de ses orne-  
 » mens et de ses bâtimens qui ont  
 » été reconstruits à neuf par myr

---

(1) Cette énumération est d'autant plus curieuse, qu'elle indique les attributions d'une mosquée.

(2) Mouezzyns, hommes payés pour monter dans les minareh, et de-là appeler à grands cris le peuple à la prière; ils suppléent à nos cloches, pour lesquelles les Musulmans ont la plus grande horreur. Leur cri est : *Dieu est grand!*

» Hhabyb-Allah : nul mortel n'a ja-  
» mais rien vu d'égal en beauté , en  
» magnificence et en splendeur ».

Cette traduction est aussi litté-  
rale que le permettent la langue et  
un texte plein d'obscurités et de  
difficultés.

---

*Dieu est grand ! venez à la prière , &c.  
Voyez des détails curieux sur ces crieurs  
sacrés , dans le savant Tableau général  
de l'empire Othoman , de M. de Mou-  
radgea , tom. iv , pag. 5 , de l'édit. in-8°.  
(L-s.)*

---



---

## CHAPITRE VIII.

Tombeau de *Hhâfiz*, poète persan.  
 — Ruisseau de Rokn-âbâd et bosquet  
 de Mossêlâ (1), célèbrés dans ses odes.  
 — Maison nommée *Hest-ten*, ou les  
 sept corps. — Portraits de *Hhâfiz* et  
 de Sa'ady. — Jardin de Dil-guchâï.  
 — Tombeau de *Sa'ady*. — Canal re-  
 marquable. — Tombeau d'*A'bdoul-  
 Rahhym* khân.

LE tombeau de l'un des plus fa-  
 meux poètes persans, *Hhâfiz*, dont

---

(1) J'observerai que M. W. Franklin  
 écrit *mosellây*, quoiqu'il n'y ait ni  
*téchedyd* sur le *lâm*, ni *ya* final. Comme  
 il ne rend pas raison de cette ortho-  
 graphe, j'ai cru devoir me conformer  
 au texte original, et marquer la finale  
 d'un accent circonflexe pour rendre l'*â-  
 byf.* (L-s.)

on admire avec raison les ouvrages (1), est situé à deux milles nord-est des murailles de la ville, du côté de la porte de châh Myrzâ-

---

(1) Ce poète est principalement connu par des odes ou chansons sur le vin et l'amour; quoiqu'elles se ressentent souvent de la passion immodérée et de l'ivresse de leur auteur, on y trouve cependant des traits de génie admirables et des idées charmantes: les meilleures ont déjà été publiées trois fois en Europe, par le baron de Rezwüsky, à Vienne, sous le titre de *Specimen poetos persicæ*, in-8°. et en même temps à Londres, par M. Jones. Un savant Anglais les a traduites en vers: il a publié son imitation, avec le texte, en un petit volume in-4°. avec une excellente vie de *Hhâfiz*. Certains dévots musulmans regardent les transports amoureux de *Hhâfiz*, pour ses maîtresses et ses mignons, comme les élans d'une ame enflammée de l'amour divin, et les lisent pour ranimer leur ferveur. (L-s.)



Hhamzah. Kérym khân fit bâtir auprès de ce tombeau une salle avec des appartemens qui en dépendent : ce bâtiment est dans le genre du dywân-khâneh ; on n'a rien épargné pour le rendre agréable. Il est placé au milieu d'un beau jardin : en face de ces appartemens se trouve un vaste réservoir en pierre , au milieu duquel coule une fontaine ; plusieurs cyprès d'une rare beauté , et dont l'extrême grosseur annonce l'antiquité , répandent leur ombre dans ce jardin. Je crois que ce sont encore les mêmes arbres dont parle Chardin. Sous le feuillage obscur et mélancolique de ces arbres funèbres , on apperçoit le tombeau de Chems-éd-dyn-Hhâfiz , en marbre blanc de Tauriz ; il a huit pieds de long et quatre de large ; on l'a cons-

truit par ordre de Kérym khán, pour revêtir et cacher le véritable cercueil. Sur le haut et les côtés de ce monument, sont gravés en superbes caractères nesta'alyq, des passages choisis des ouvrages de ce poète. Pendant le printems et l'été, les habitans de Chyrâz viennent visiter ce tombeau ; ils s'amuseut à y fumer, à y jouer aux échecs et à d'autres jeux ; souvent ils y lisent les ouvrages même de ce poète, qui jouit parmi eux d'une si grande considération, qu'aucun autre ne lui est comparé : ils poussent même leur enthousiasme jusqu'à l'adoration, n'en parlant jamais que dans les termes les plus pompeux. On garde sur son tombeau un bel exemplaire de ses ouvrages, pour le montrer et le faire lire à ceux qui vien-

nent le visiter. La plus belle jeunesse de la ville s'y rassemble, et témoigne un profond respect pour la mémoire de leur poète favori, en faisant en son honneur de nombreuses libations de cet excellent vin de Chyrâz, connu même en Europe. Au près du jardin, serpente le ruisseau de Rokh-âbâd, si célébré par Hhâfiz. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un petit courant qui prend sa source dans les montagnes nord-est: son eau douce et claire mérite la réputation dont elle jouit. En effet, les Persans modernes en font le plus grand cas; ils lui attribuent des qualités médicinales. Je ne déciderai pas s'ils ont tort ou raison, mais on me permettra de citer quelques vers de Hhâfiz, pour

servir d'éclaircissement et d'autorité à ce qu'on vient de lire.

Echanson , sers-moi le reste du vin ; car dans le paradis , nous ne trouverons ni les beaux rivages du Rokn-âbâd , ni les bosquets parfumés de Mosséla.

Ailleurs , il dit en parlant de Mosséla :

Depuis Dja'afar-âbâd jusqu'à Mosséla , souffle un vent du matin parfumé d'ambre.

Ce bosquet célèbre de Mosséla étoit situé à un quart de mille ouest du tombeau ; mais maintenant il ne conserve pas un vestige des agréments et des beautés qu'on croit y trouver en lisant les vers de Hhâfiz. A la vérité , le site vraiment délicieux prouve que c'étoit un séjour bien agréable ; mais aujourd'hui tous les environs sont nus et sté-



riles. Les Musulmans y célèbrent leur qorbân, fête solennelle dans laquelle on immole beaucoup de victimes, en mémoire de l'offrande d'Abraham, qui voulut sacrifier son fils au Seigneur. Mohammed, qui inséra cette anecdote dans son qorbân, avec plusieurs autres également tirées du pentateuque, substitua Ismaël à Isaac, pour flatter l'amour-propre des Arabes, qui se croient issus du premier en droite ligne.

Un peu au nord du tombeau de Hhâfiz, on voit un magnifique édifice, appelé par les Persans *les sept corps* (1), parce que sept *derwich* ou religieux mendiants, étant venus de très-loin pour fixer leur séjour à la place même où l'on a élevé ce

---

(1) *Hest-ten.*

bâtiment , y restèrent jusqu'à leur mort. Ceux d'entre eux qui survivoient , enterroient leurs compagnons morts : le dernier fut enterré par un de ses voisins. En mémoire de ces pieux personnages, Kérym khân fit construire une belle salle , avec des appartemens qui en dépendent. Cette salle a vingt-sept pieds de long sur dix-huit de large et quarante de haut. Les murailles sont garnies de marbre blanc de Tauriz, à un tiers de hauteur ; le reste, ainsi que la voûte, est orné d'émaux bleus et or. On a suivi le même plan que pour les salles de Hhâfiz et du dywân-khânch. C'est vraiment un bel édifice ; il renferme quelques peintures passables dans le style persan. J'en ai remarqué une qui représente Abraham près d'immoler son fils, et l'ange

qui descend pour lui retenir le bras. Dans une autre, Moïse, encore enfant, garde les troupeaux de son beau-père Jéthro. Au-dessus des portes de cette salle, sont placés deux portraits en pied, l'un de Hhâfiz et l'autre de Sa'ady : le premier est habillé à l'ancienne mode persane, et a un teint frais comme la rose ; il porte une large paire de moustaches. Le cheykh Sa'ady a la figure d'un vieillard, avec une longue barbe blanche et un habit de religieux, c'est-à-dire une robe flottante ; il tient à la main droite un petit bâton d'ivoire crochu ; dans l'autre, un grand encensoir. On a pratiqué devant la salle un petit réservoir, où les Persans font les ablutions prescrites par la loi, avant de prier auprès des tombeaux des sept derwych, sur une

éminence consacrée à ce pieux usage. Chacun de ces derwyeh a une belle pierre sépulcrale. Le jardin consiste en une magnifique avenue de cyprès , bornée par une haute muraille. L'édifice est surmonté d'une belle et vaste terrasse , d'où l'on découvre toute la ville de Chyrâz et ses environs. Les Persans y viennent souvent , ainsi qu'au tombeau de Hhâfiz , pour s'y amuser pendant toute la journée ; le soir , ils retournent à la ville.

Environ à un quart de mille de Hest-ten , et toujours sur la même ligne , on trouve le jardin de *Dilguchây* , ainsi nommé à cause de la beauté de sa situation. Ce mot composé signifie en persan : *qui épanouit le cœur*. Il est situé au pied d'une haute montagne , de laquelle sort



une eau claire et fraîche. Pour la recevoir, on a pratiqué une suite de bassins de pierre, séparés les uns des autres d'environ soixante pas, et disposés de manière que l'eau tombe, comme une cascade, du premier dans le second, du second dans le troisième, ainsi de suite jusque dans le dernier. Ces chutes multipliées et bien distinctes, produisent un effet très-agréable.

Le centre est occupé par un appartement d'été, en pierres; l'eau y vient par un canal. Les Persans s'asseyent souvent dans cet endroit, et s'amuse à y fumer et à jouer à différens jeux de hasard: ils appor- tent de la ville de quoi manger. Ce jardin est vraiment agréable; l'eau y est claire et fraîche, l'air doux et rafraîchissant.

A un mille est de *Dil-gucháy*, on voit le tombeau du cheykh Sa'ady (1), au pied des montagnes qui bornent le territoire de Chyrâz, du côté du nord-est. C'est un grand bâtiment carré, à l'extrémité duquel on a pratiqué deux cabinets dans la muraille. Celui qui est à droite, contient la tombe de Sa'ady, en pierres, longue de six pieds, large de deux et demi, précisément dans le même état que lorsqu'il fut enterré. Sur les côtés, on a gravé diverses sentences en vieux carac-

---

(1) Le nom de Sa'ady est beaucoup plus connu parmi nous que ses ouvrages, qui ne sont pas au-dessous de sa réputation. Nous n'avons qu'une traduction complète du *Gulistân*, laquelle ne rend ni la physionomie, ni même les idées du poète. (L-s.)

tères neskhy , relativement à ce poète et à ses ouvrages.

Sa'ady florissoit il y a environ cinq cent cinquante ans, et ses écrits jouissent encore d'une grande réputation parmi les Orientaux , tant pour leur mérite littéraire, que pour les excellens préceptes qu'ils contiennent. Le tombeau a une couverture de bois peint noir et or , sur laquelle on a gravé une ode de Sa'ady , en caractères modernes nesta'alyq. En levant cette couverture, on aperçoit la tombe de pierre qui renferme le corps du poète. Les pieux personnages qui viennent le visiter, ne manquent pas d'y répandre des fleurs , d'y laisser des chapelets et d'autres instrumens de piété. Dessus le tombeau même , on a placé un exemplaire des œuvres de Sa'a-

dy, très-bien écrit. Les murailles sont chargées d'inscriptions persanes, gravées à différentes époques par ceux qui sont venus rendre leurs devoirs au défunt. Le bâtiment tombe en ruines, et sera bientôt détruit si l'on ne se hâte de le réparer. Il est vraiment fâcheux que l'état déplorable de ce pays ne permette à qui que ce soit de faire cette dépense. — Les hommes puissans et riches aujourd'hui, seront peut-être demain arrêtés et étranglés. Personne ne peut compter sur le sort qui l'attend le jour suivant. — Plusieurs religieux ont demandé et obtenu la grace d'être enterrés autour de ce bâtiment.

A peu de distance du tombeau de Sa'ady, on descend dans un canal souterrain par un escalier de soixante-



dix marches, et on est surpris de trouver une belle salle octogone, au milieu de laquelle passe le canal construit entièrement en pierres de taille depuis plusieurs siècles; il est encore frais et entier. Les Persans en attribuent la conservation à ce qu'ils appellent *poul hhilâl*, c'est-à-dire argent légitime. Ils veulent indiquer, par ces deux mots, que l'argent qui a servi à la construction de ce canal, étoit pur et bien acquis; « car les bâtimens élevés par » les tyrans, disent-ils, ne tardent pas » à s'érouler, tandis que ceux des » princes justes durent des siècles ». Ils ont conçu ces idées superstitieuses, d'après une tradition du lieu même, qui attribue la construction de ce canal à Djemchyd, roi de Perse, fameux dans l'histoire

par sa justice et sa piété, le même qui bâtit Persépolis. Il en coûta beaucoup de peines et de travaux pour découvrir un ruisseau dans les montagnes voisines, et le conduire, par un aqueduc, à ce puits, d'où il va ensuite, par le moyen d'un canal souterrain de deux pieds de largeur environ, fournir une excellente eau à tout le voisinage de Chyrâz. Les naturels attribuent de grandes vertus à cette eau, et aiment beaucoup à s'y baigner. On a pratiqué dans les murs de l'édifice, des alcoves où l'on s'assied pour fumer et prendre le frais, car la chaleur ne s'y fait pas ressentir durant les jours les plus brûlans de l'été. Chardin parle d'une fontaine voisine du tombeau de Sa'ady, qui contient, dit-il, des poissons consacrés au cheykh ; mais je n'en

ai pas vu le moindre vestige. Je crois qu'il veut ici parler du canal même, où l'on pêche en effet de très-beaux poissons. Quoiqu'on n'ait aucune tradition sur l'époque de la construction de cet édifice, il porte des marques non équivoques de la plus haute antiquité; et j'ai voulu en donner cette description un peu détaillée, parce qu'il m'a paru digne de l'attention d'un voyageur.

A un quart de mille nord de la porte châh Myrzâ - Hhamzah, on voit un grand bâtiment octogone, qui renferme le tombeau d'A'bdouÛl-Rahhym khân, second fils du feu wakyl Kérym khân, qui mourut à l'âge de douze ans. Cette tombe, bien travaillée en beau marbre de Tauriz, longue de huit pieds, large de trois, est placée au milieu

d'une chambre et couverte de brocard; le dessus et les côtés sont chargés d'inscriptions persanes, en beaux caractères nesta'alyq. Un dôme surmonté d'une coupole, couvre cet appartement; il est orné, ainsi que les murailles, d'émaux bleus et or, imitant la porcelaine. Les Persans l'emportent sur tous les autres Orientaux dans cette espèce de travail. Ils font des émaux si agréables aux yeux, qu'ils surpassent tout ce que nous avons dans ce genre en Europe; je crois même qu'ils égalent les ouvrages chinois.

Parmi une foule d'édifices utiles, bâtis par la munificence de Kérym khân, on distingue sur-tout plusieurs habitations d'été dans le voisinage de Chyrâz. Les jardins qui les environnent sont d'un bon goût,



quoique bien différens des nôtres. Ce sont ordinairement de longues allées de sycomores et de cyprès, plantés parallèlement et avec régularité, comme des avenues; des parterres de fleurs occupent le centre; différentes fontaines de pierre, dispersées dans le jardin, contribuent à l'embellir, et ajoutent beaucoup à la fraîcheur des arbres. Des treillages de bois élevés contre les murailles, et recouverts de petites lattes, courbées en arc, servent à soutenir les ceps de vignes, et forment de charmans berceaux. Ce grand homme, vraiment digne du beau nom (1) qu'il portoit et de sa

---

(1) *Kérym*, mot arabe adopté par les Persans; il signifie *bienfaisant*, *généreux*. (L-s.)

brillante fortune , employa la plus grande partie de sa vie à orner Chyrâz , qu'il regardoit comme la capitale de ses états. Il tâcha de réunir dans cette ville tout ce qu'il croyoit utile et agréable à ses sujets , soins dont les Persans sentent toute l'importance depuis sa mort. Les habitans de Chyrâz , et particulièrement ceux de la dernière classe du peuple , ne parlent de lui que dans les termes les plus respectueux , et qui expriment toute leur reconnaissance envers ce généreux bienfaiteur.

## C H A P I T R E I X.

Mariage des Persans. — Nomination de leurs enfans. — Fêtes des *Tchirâghaïn* ou des Lanternes. — Funérailles des Persans.

Tout le monde sait que la religion aujourd'hui dominante en Perse, est l'islamisme, dont nous possédons déjà d'excellens traités; je n'en parlerai donc que très-légèrement. En qualité de Chy'ites, ou sectateurs d'A'ly, les Persans diffèrent en plusieurs points des Turks, qui sont Sunnytes ou partisans d'O'mar. Je me bornerai donc à faire quelques remarques sur les objets qui m'en paroîtront dignes. Je vais d'abord m'occuper de leurs mariages.

Quand les parens d'un jeune homme ont résolu de le marier, ils cherchent d'abord dans la famille et dans leurs connoissances un parti convenable. Dès qu'ils l'ont trouvé, son père ou sa mère, ou quelquefois même sa sœur, assemblent leurs amis et vont chez la personne qu'ils se proposent de demander. En arrivant, on commence par exposer le sujet de la visite; et si le père et la mère de la fille agréent la proposition, ils font apporter des confitures, qu'on mange en signe d'accord; ensuite la compagnie se sépare. Quelques jours après, les femmes de la famille du jeune homme s'assemblent chez la future, et là on dresse les articles du contrat de mariage; on promet, de la part de l'époux, les présens ordinaires. S'il a une for-



tune médiocre, il donne deux beaux habits complets, une bague, un miroir, une petite somme en argent comptant, d'environ dix ou douze tomans (1). Cette somme se nomme *mihir* ou *káwyn*, part du mariage. Elle est particulièrement destinée à la subsistance de la femme, en cas de divorce. On donne, en outre, tout le mobilier nécessaire, tels que les tapis, les nattes, les couches, la batterie de cuisine, &c. Ensuite on passe le contrat en présence du juge (2), ou du prêtre (3), en l'absence du premier. Les Persans appellent cet écrit *a'qed-bendy* (con-

---

(1) Cinq ou six cents livres.

(2) *Qádhy*, que les Persans prononcent quelquefois *qâsy*, c'est le juge civil.

(L-s.)

(3) *Akhend*.

trat qui lie). Le père de la mariée y énonce que tel jour, telle année, il a donné sa fille en mariage au fils d'un tel (ici on place le nom du futur et celui de son père). Celui-ci fait, de son côté, l'énumération des présens offerts à la future, au nom de son fils, et stipule la somme donnée comme *mihir* ou *káwyn*. Le contrat est signé et scellé par les deux parties, par le *qádhy*, par le *mollâ*, et déposé entre les mains du père de la mariée, qui s'en sert, en cas de divorce, pour exiger l'entière exécution des articles; car un mari qui veut renoncer à sa femme, est obligé de remplir très-exactement tous les engagements qu'il a pris dans le contrat de mariage.

Après toutes ces formalités, le mariage est conclu suivant les loix

musulmanes. Je ne dois pas oublier de remarquer qu'en Perse, les filles n'apportent jamais de dot, comme en Europe et dans plusieurs endroits de l'Orient. Il ne reste plus alors qu'à célébrer la cérémonie nuptiale; et voici de quelle manière cela se passe, deux ou trois jours après la signature du contrat.

La nuit qui précède les noces, les amis et les parens de la mariée s'assemblent chez elle avec des musiciens, des danseuses et tout l'appareil de l'alégresse.

On appelle cette nuit *cheb-hhin-né-bendy*, (nuit où les mains et les pieds de la mariée sont liés et teints avec le *hhinné*) (1). Avant la céré-

---

(1) Le *hhinné* est un arbre très-connu en Orient. On le nomme aussi *âl-hinné*, en y joignant l'article arabe. Son excel-

monie, le mari en envoie une grande quantité chez sa future. Lorsque le jour où l'on doit lui teindre les ongles et les cheveux est arrivé, on commence par la conduire au bain; au sortir de l'eau, on la reporte chez elle: on lui teint les pieds et les mains, et on lui peint ensuite les sourcils et le front avec de la

---

lente odeur le fait rechercher; ses fleurs sont blanches et musquées; ses feuilles servent à teindre les cheveux en roux, et les ongles en rouge: coquetterie commune à toutes les Orientales. Il n'est pas étonnant que, dans des contrées où le brun est la couleur universelle, une chevelure rousse passe pour le plus bel ornement possible, et qu'on soit d'autant plus curieux de se le procurer par l'artifice, que la nature en est plus avare. Je ne devine pas aussi aisément les motifs de coquetterie qui portent les femmes de l'Asie à se rougir les ongles.  
(L.-s.)



poudre d'antimoine , nommée *ssurma*. Après cette cérémonie , on envoie le reste de l'herbe au fiancé ; ses amis s'en servent pour faire sur lui la même opération. La nuit du mariage étant enfin arrivée , les amis des deux parties contractantes se réunissent chez la mariée pour la conduire chez son époux. Ils sont accompagnés de danseurs , de joueurs d'instrumens , de chanteurs , de danseuses , et tous revêtus de leurs plus beaux habits : les femmes ont un voile de soie rouge. Les présens donnés par le futur , sont placés sur des brancards couverts de soie rouge , que des hommes portent sur leurs épaules. Après s'être fait attendre quelque temps , la jeune personne sort , couverte , de la tête aux pieds , d'un voile de soie rouge ou de mous-

seline peinte. On lui présente, de la part de son époux, un cheval, sur lequel elle monte; une de ses femmes tient devant elle un grand miroir pendant toute la marche, pour l'avertir qu'elle se voit vierge pour la dernière fois, et qu'elle va maintenant avoir les peines et les soins du ménage.

Voici l'ordre de ce cortège :

1°. La musique et les danseuses.

2°. Les présens portés par des hommes, sur des brancards.

3°. Les parens et les amis du marié, poussant de grands cris et faisant beaucoup de bruit.

4°. Derrière eux marche la future, montée sur le cheval qui lui a été envoyé; elle est environnée de ses amies et de ses parens, dont un conduit le cheval par la bride,

5°. Plusieurs cavaliers ferment la marche.

Tout ce cortége arrivé à la porte du fiancé , est reçu par son père et sa mère , et de-là , conduit dans l'intérieur de la maison. L'on monte à l'appartement du jeune homme , et la fiancée y entre. Celui-ci , retiré au fond de la chambre , lui fait une profonde inclination , et bientôt s'approche d'elle , la prend dans ses bras et l'embrasse. Ils se retirent dans une chambre particulière ; et quand ils reviennent trouver la compagnie , leur présence cause la plus grande alégresse. On s'assied pour souper dans des appartemens séparés ; les hommes mangent avec le nouveau marié dans une chambre , les femmes avec son épouse dans une autre. Il est absolument

contre l'usage que, dans cette circonstance, les femmes mangent avec les hommes. Le souper de la noce se prolonge bien avant dans la nuit, d'une manière très-amusante et très-joyeuse. Les noces, en Perse, durent ordinairement huit et dix jours.

Un homme mécontent de sa femme, peut demander le divorce; les loix musulmanes lui laissent toujours la liberté de la répudier, pourvu qu'il lui donne tout ce qu'il lui a promis en se mariant, et il redemande le contrat de mariage à ses parens. La cérémonie du divorce se nomme *thélâq* chez les Persans. On peut reprendre trois fois une femme avec laquelle on a fait trois divorces en règle; mais, à chaque fois, il faut renouveler le con-



trat; et après ces trois divorces, on est obligé d'y renoncer. J'ai entendu raconter qu'il falloit qu'une femme fût épousée et répudiée par un autre homme qui ait même couché avec elle, pour avoir la permission de retourner avec son premier époux; mais je n'ai rien vu en Perse qui ressemblât à cette coutume, et toutes mes recherches n'ont pu m'en procurer un seul exemple. Il arrive bien rarement qu'un homme qui a fait divorce avec sa femme, soit tenté de la reprendre; une pareille conduite attire inmanquablement le mépris des voisins. Quant au nombre des femmes, quoique la loi musulmane permette d'en avoir autant que l'on peut en nourrir (1),

---

(1) Ceci est vrai pour les concubines, mais non pas pour les femmes légitimes.

cependant les Persans ont une estime particulière pour celui qui s'attache à une seule.

Les accords se font en Perse, comme dans beaucoup d'autres endroits de l'Orient, entre les familles, long-tems avant que les époux ne soient nubiles. Quoique la consommation n'ait lieu que plusieurs années après, la fiancée ne peut obtenir le divorce ou la cassation de son mariage, que du consentement de son époux, ou bien en payant une amende considérable : l'homme est soumis à la même loi.

Une veuve, en Perse, est obligée d'attendre quatre mois après la mort de son époux, pour en pren-

---

La loi ne permet pas d'en avoir plus que le prophète, c'est-à-dire quatre. (L.s.)

dre un autre. Les loix ne permettent pas à une femme légitime de se remarier avant ce temps ; mais une concubine , dont l'entreteneur vient à mourir , peut en prendre un autre quand il lui plaît.

La nomination des nouveaux-nés, en Perse , exige une cérémonie que nous allons décrire.

Le troisième ou le quatrième jour , après la naissance de l'enfant , les amis et les parens de la femme se rassemblent chez elle avec beaucoup de musiciens et de danseses , loués pour cette fête. Après un concert et une danse qui durent quelque tems , le *mollá* ou prêtre entre , prend l'enfant dans ses bras , et demande à la mère quel nom elle veut lui donner. D'après la réponse de celle-ci , il se met à faire une courte

es-  
'at-  
se ,  
en-  
fa-  
les  
e la  
plu-  
ne  
ssa-  
on-  
bien  
éra-  
ème  
bli-  
es la  
en-  
que  
(s.)

prière , applique ensuite sa bouche sur l'oreille de l'enfant , et lui recommande , distinctement par trois fois , d'être obéissant envers son père et sa mère ; de respecter le qorân et le prophète ; de s'abstenir de ce qui est défendu ; de faire le bien et de pratiquer la vertu. Après avoir répété la profession de foi musulmane (1) , il le rend à sa mère. Ensuite on régale la compagnie de confitures et de rafraîchissemens , dont les femmes ont soin d'emporter une partie dans leur poche , persuadées que c'est un moyen infallible d'a-

---

(1) La voici : « Je confesse qu'il n'y a » de Dieu que Dieu , et que Mohham- » med est son apôtre ». Les Chi'ytes tels que les Persans ajoutent : « et qu'A'ly est » l'anâ (*Wely*) , de Dieu ». (L-s.)



voir elles-mêmes une nombreuse famille.

La cérémonie de la *sennet*, ou circoncision, se fait ordinairement pendant le *tchehélah*; c'est-à-dire, dans l'espace de quarante jours après la naissance de l'enfant; elle est moins dangereuse à cette époque que dans un âge plus avancé. Plusieurs cependant ne souffrent cette opération qu'à sept ou huit ans; mais il est absolument indispensable qu'elle soit faite avant l'âge de quatorze ans, car après ce temps, elle n'est plus légale. Le père et la mère de l'enfant donnent à cette occasion un divertissement à leurs parens et à leurs amis. L'opération se fait suivant le rite juif, et de la même manière que chez les Musulmans de l'Inde.

La circoncision des enfans d'une grande naissance est une magnifique cérémonie, où leurs parens étalent un grand luxe. Pendant mon séjour à Chyrâz, j'eus occasion de voir les réjouissances que firent les habitans en l'honneur du fils de Dja'afar khân, qui fut circoncis le 27 avril 1787.

Les préparatifs commencèrent dès le 20 du mois. Tous les bâzâr de Chyrâz furent magnifiquement illuminés, particulièrement le grand bâzâr, qui étoit orné de lustres avec des lampes de couleur suspendues au toit, environ vers le milieu de la hauteur. De chaque côté, les boutiques étoient décorées, avec le plus grand soin, de papier d'argent et de belles tapisseries, et les murailles couvertes, jusqu'à une certaine hau-

teur, de miroirs, de peintures dans le genre persan, dont la plupart représentoient les anciens rois de la Perse et de l'Inde, habillés chacun à la mode de son pays, et différens sujets de leurs meilleurs poëmes. Des bandes de musiciens et de danseuses rodoient, nuit et jour, de bâzâr en bâzâr, et jouoient sur des échafauds dressés exprès. Cette fête dura, sans interruption, pendant sept jours et sept nuits. Parmi les spectacles de différens genres, donnés dans cette circonstance, j'en remarquai un très-ingénieux au *djébah khâneh* ( l'arsenal ). Au milieu du bâtiment, les armuriers avoient suspendu en l'air, d'une manière invisible, un mortier de fonte d'environ huit cents livres. Il ne paroissoit avoir absolument d'autre sou-

tien que des bouteilles de différentes couleurs qui y étoient attachées, et qui sembloient le faire nager dans l'air. On m'assura cependant que ce mortier étoit suspendu à un fil d'archal attaché au plancher; mais les spectateurs ne voyoient pas ce fil: de manière que ce mortier ainsi isolé produisoit un effet vraiment surprenant. Les décorations de cette fête coûtèrent de grosses sommes aux marchands; car, outre les illuminations, ils furent obligés de faire un présent au khân et à son fils, qui donnèrent une fête et un grand gala dans la citadelle. Toutes les personnes de considération y furent invitées. Ces réjouissances se terminèrent par un superbe feu d'artifice.

Les Persans enterrent leurs morts avec les mêmes cérémonies qui se



pratiquent chez les autres nations musulmanes.

Les parens et les amis du défunt s'assemblent, font de grandes lamentations sur le corps; ensuite on le lave et on le dépose dans un cercueil; on le porte au cimetière, qui est toujours situé hors des murailles de la ville; un mollâ l'accompagne jusqu'au lieu de la sépulture, en psalmodiant quelques versets du qorân. Si quelque Musulman rencontre le convoi, c'est pour lui un devoir de religion de soulever le cercueil et de s'offrir pour le porter, en criant : *lâ ilah ilâ allah* ( il n'y a de Dieu que Dieu ). Après la cérémonie, les parens et les amis du mort retournent à son logis, où les femmes préparent un mélange de farine de froment, de miel et d'épices,

qu'on mange en sa mémoire; on en envoie aussi une part à ses autres amis et connoissances, pour qu'ils lui rendent le même honneur.

Cette coutume paroît dater de la plus haute antiquité, car nous voyons souvent dans Homère, de grands sacrifices et des libations faites en l'honneur des morts.

FIN DU TOME PREMIER.



Ald-ar-Räzzāy  
Will. Franklin  
Ma. l. c. sa'dain



Ob 139. 8.

S

[2.]

Q X2586562

M.C.







VOYAGES  
DE  
LA PERSE DANS L'INDE,  
ET  
DU BENGAL EN PERSE,  
Le premier traduit du persan, le second  
de l'anglais ;  
Avec une Notice sur les Révolutions de la Perse, un  
MÉMOIRE historique sur Persépolis, et des notes ;  
PAR L. LANGLÈS.

